

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Robert BAUDRY, *Le Grand Meaulnes : un roman initiatique*, Saint-Genouph, Nizet, 2006, 13.5 x 21.5, 140 p., br. EUR 19, ISBN 2-7078-1291-9.

Que les situations dramatiques typiques soient limitées à un certain nombre, on le sait. Après Lessing, Étienne Souriau s'est employé à en délimiter le cadastre et à en décrire les composantes, les personnages et les ressorts. Vladimir Propp et les formalistes, Greimas et les structuralistes ont fait de même pour la littérature narrative, mettant au point la narratologie. Mais c'était le côté technologique de la question. Pour les contenus archétypiques et thématiques, on a vu, dérivant de l'histoire des religions et de l'étude des symbolismes rituels, psychologiques et culturels, apparaître concomitamment (mais situées à l'opposé) les positions de lecture des *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, de Gilbert Durand, titre classique de cette veine. Certains allèrent plus loin et arrivèrent à mettre la sémantique du symbolisme au sommet de l'art littéraire et à tout étudier, voire à tout hiérarchiser, en fonction de l'échelle, de référence foncièrement religieuse ou ésotériste, de cette organisation du sens et de son dire. C'est ce que fait ici Robert Baudry, en référant le livre phare d'Alain-Fournier aux grands modèles traditionnels qui ont déployé, au mieux d'une esthétique réglée par l'élévation et la reprise du sens relancé, leur intuition du chemin qui conduit à l'absolu et qui comporte, pour autant qu'on ait le génie de les en faire sortir, toutes les mesures-clés des liturgies de l'existence traduite en langage. La critique n'a donc plus, pour sa part essentielle au moins, celle qui rassemble dans l'unité la multiplicité des œuvres, qu'à découvrir les schémas homologues (p. 16) dont les œuvres ne sont que des actualisations diverses. Perceval ou le conte du Graal se retrouvent donc, pour l'essentiel du sens vers lequel il tend, dans la quête du *Grand Meaulnes*. Ces homologues ne sont pas seulement générales mais tiennent aux épisodes, aux nœuds narratifs ou dramatiques de l'aventure et du devenir des personnages. Et l'on pourrait, comme l'A. le fait, à chaque fois qu'un élément du récit s'avère décisif, empiler sur lui les homologues qui se retrouvent dans d'autres œuvres, aussitôt rapportées d'ailleurs à la même intention sémantique. — Et cela « marche », évidemment, assez bien, les possibles du vraisemblable significatifs de la destinée humaine étant, par définition, limités, surtout lorsqu'on se réfère à une tradition anthropologique et culturelle homogène. On ne s'étonnera pas, donc, de rencontrer, pour « lire » les différents aspects et épisodes du *Grand Meaulnes* et, en filigrane, toute la tradition dans laquelle il s'inscrit, un grand nombre de rubriques du dictionnaire des thèmes, des mythes, des personnages littéraires, des symboles, bref, tout ce qu'il est convenu d'appeler « les références traditionnelles » de la civilisation européenne. — Les limites d'une pareille approche sont claires : l'œuvre n'a de grandeur et de pérennité qu'autant qu'elle ne s'écarte pas des schémas initiatiques et traditionnels dont elle ne saurait être, pour se valider, que la réactualisation. C'est ce qui fait dire à l'A. qu'Alain-Fournier pêche régulièrement contre l'idéal qu'il n'a qu'imparfaitement

réalisé et que son roman s'affaiblit chaque fois qu'il abandonne les motifs de l'aventure mystique et les séquences de la liturgie sacrée du sens. — Cette conception de l'art ramène l'artiste à se faire le traducteur d'un message entendu et à le répercuter selon des variations d'écho préétablies dont seules les apparences seraient neuves, mais sans discordance essentielle. — On déplorera de nombreuses coquilles dues au fait que l'impression du livre résulte d'un scannage mal nettoyé. — J.-Cl. POLET.

Catherine VOLPILHAC-AUGER (éd.), *D'une Antiquité l'autre. La littérature antique classique dans les bibliothèques du XV^e au XIX^e siècle* (Métamorphoses du livre), Lyon, ENS, 2006, 15 x 23, 230 p., br. EUR 24, ISBN 2-84788-092-5.

Pour évoquer la présence de l'Antiquité dans les bibliothèques du monde occidental entre le XV^e et le XIX^e s., quatorze auteurs de spécialités différentes (historiens du livre, historiens des représentations, littéraires), d'abord réunis dans un colloque organisé à Lyon en 2003, donnent aujourd'hui naissance à cet ouvrage, qui ambitionne de multiplier les points de vue sur les bibliothèques de l'âge moderne compris selon une définition large. Un panorama assez vaste est offert : l'Italie est étudiée (Massimo Danzi et la bibliothèque de Pietro Bembo), ainsi que les espaces germaniques (Martine Furno et la *Bibliotheca* de Conrad Gesner), l'Amérique (James Raven), et la France largement. Parfois c'est la place d'un auteur qui est examinée (Étienne Rouziès et « Salluste dans les bibliothèques du XV^e siècle »). L'enquête est poursuivie à la surface des livres ou dans leur voisinage : James Mosley s'attache aux caractères d'imprimerie d'inspiration antique, Vanessa Selbach aux estampes. À d'autres moments, est analysé le rapport qu'un personnage ou un groupe ou une institution entretient avec sa bibliothèque : Isabelle Diu parle ainsi d'Érasme, John Renwick de quelques collègues oratoriens ou jésuites, Philippe Hourcade de Saint-Simon. Annie Charon-Parent porte son attention sur certains architectes français du XVIII^e s. dont Soufflot, Claire Lechevalier sur le premier véritable traducteur français d'Eschyle, La Porte Du Theil, et Dominique Varry sur quinze émigrés de l'Eure dont les bibliothèques ont été confisquées à la Révolution. — Notons d'emblée que le titre de cette œuvre collective est un peu trompeur, les auteurs l'outrepassent : ce livre va au-delà de la littérature, de l'Antiquité classique au sens strict, et des bibliothèques. Les études rassemblées ici touchent souvent l'ensemble des apports de l'Antiquité parvenant à l'homme de culture par le truchement des écrits anciens, mais pas seulement : les autres vecteurs ne sont pas oubliés (images, livres modernes d'histoire). L'Antiquité classique est de temps en temps étendue à l'Antiquité tardive. Et les bibliothèques sont un point d'ancrage, certes, mais dont on sait sortir. — Si les contributeurs vont plus loin que le titre, ils ont tous, ou presque, dû faire face cependant à la question majeure du statut à accorder aux bibliothèques comme objet d'histoire. L'histoire des bibliothèques n'est pas la plus facile qui soit. D'une part, l'inventaire d'une bibliothèque est toujours délicat ; le livre est fragile, subtil, perdu, transporté, gardé mais non lu, négligé. Détailler le contenu d'une seule bibliothèque n'a d'autre part de sens qu'à condition de le mettre en parallèle avec celui de plusieurs autres bibliothèques. Se pose dès lors le problème de l'échantillon choisi. Par ailleurs, les bibliothèques sont des espaces animés d'intentions qui peuvent être ambiguës. Enfin, l'histoire des bibliothèques est atteinte de curieuses désaffections historiographiques (cf. p. 17 et p. 140). — Ces obstacles affrontés, les textes qui forment cette étude générale disent que, dans les bibliothèques de l'Occident, l'Antiquité est bien là : présente dès le Moyen Âge ; transnationale ; interpellant l'actualité par voies détournées ; latine plus que grecque sauf exceptions (les architectes) ; rassurante dans son désordre bibliographique qui égale le foisonnement de livres parus dès le XVI^e siècle. Tout le jeu des transmissions, métaphoriques ou matérielles, à courte ou longue distance, emplit les travaux donnés à lire : il est à diverses reprises question de relais établi d'une génération à l'autre, et de livres lus ou possédés de père en fils, chez les Bembo, chez les Colomb, chez les ducs de Saint-Simon. — Mais l'Antiquité n'est pas

toujours bien comprise, comme quand sont dites « égyptiennes » des lettres d'imprimerie qui prennent comme modèles les inscriptions romaines ; l'antique n'est aussi, de temps à autre, que décoratif ou de fantaisie – l'exemple des estampes le montre – ; ou mis au service de querelles politiques, ou rencontré ailleurs que dans les livres : la vue de l'aqueduc de Ségovie produit ainsi sur Saint-Simon un plus grand effet que bien des pages anciennes. — Dans ce livre aux mérites certains, quelques idées contestables se font parfois jour : l'Antiquité attendrait l'Amérique du XIX^e siècle pour être réinvestie comme instrument d'analyse politique (p. 14), affirmation contredite du reste dans d'autres passages d'*Une Antiquité l'autre* (cf. par exemple n. 32, p. 35-36) ; l'assimilation de la traduction à un travestissement (p. 145) peut être de même critiquée. Puis quelques coquilles, mais rares, gênent çà et là la lecture. Enfin, l'index binaire qui classe d'un côté les « Antiques », d'un côté les « Modernes » ne laisse pas d'intriguer : saint François, saint Isidore de Séville, le Pseudo-Robert Grosseteste sont rangés parmi les personnages antiques, tandis que Caton le Censeur, Frontin, Hilaire, Théodoret de Cyr deviennent des Modernes. Ajoutons à cela quelques faux renvois, des oublis et des indications étonnantes tels le « Musée » ou la « Souda » pris comme noms de personnes. — Cela dit, les quelques défauts que l'on vient d'énoncer ne peuvent peser lourd face aux richesses que contient ce livre qui révèle des données inattendues : sur l'imprimé qui réduit certaines possibilités d'usage d'un livre (p. 34), sur le rôle actif de l'humanisme français dès la première Renaissance (p. 40), sur le conservatisme d'Érasme qui place les écrivains anciens loin au-dessus des auteurs contemporains (p. 56). Ce travail dirigé par Catherine Volpilhac-Auger a en outre des moments très plaisants, qu'il ne faut pas totalement dévoiler. Quelques exemples toutefois : le chantage exercé par Pietro Bembo sur son fils au sujet de la mauvaise orthographe du jeune homme en langue vernaculaire et en latin ; l'allusion aux ruines « derculanum » sous la plume d'un scribe inculte de l'époque révolutionnaire ; le discours de Saint-Simon dans un latin improvisé et devant un auditoire formé de chanoines espagnols. — En compagnie de ces quatorze vues de bibliothèques, un versant de l'histoire culturelle occidentale est approfondi. N'occupant pas le premier plan des lectures, le monde antique n'est pourtant jamais loin. Contournée, corrigée, abîmée, l'Antiquité est malgré tout, dans les esprits, toujours présente. — Sarah REY.

Martine FURNO (éd.), *La collection Ad usum Delphini*. Volume II, Grenoble, Ellug, 2005, 15 x 23, 534 p., br. EUR 31, ISBN 2-84310-069-0.

Trente-neuf notices sur les éditions « Ad usum Delphini » des auteurs latins ; l'ensemble avait été étudié, sous la direction de C. Volpilhac-Auger, dans un volume du même éditeur en 2000. La coordination, pas très simple, des trente-trois auteurs des notices est arrivée à son terme. Pour chaque édition, on trouvera références, identité de l'auteur dauphin, place (parfois très simplifiée) dans l'histoire imprimée, description, étude philologique et pédagogique (développée) et conclusion. Précieux index des auteurs, éditeurs, commentateurs et lieux d'impression. La réflexion finale de S. Wolfson, en quelques pages denses et bien informées, rappelle que ce projet pédagogique d'éditions expurgées et accompagnées de notes à destination des collégiens devait, dans l'esprit de Huet et Montausier, favoriser l'étude du latin ; hélas ! ce projet d'*obscurissimi* se heurta aux assauts des *eruditissimi*, surtout hollandais au départ ; les critiques devinrent cinglantes quand commença la guerre de succession d'Espagne. Le format in-quarto, jugé peu maniable, ajouta au discrédit. Il faut attendre Valpy (Oxford) pour que les Dauphins ressuscitent, mais in-octavo et revus avec l'érudition la plus récente. Le succès gagna les États-Unis : en 1804, sort le premier Dauphin américain (César), suivi de sept autres, mais les éd. Valpy ne furent pas détrônées et l'initiative américaine cessa en 1815. Les éditions dauphines continuèrent cependant d'être boudées par l'érudition (voir l'Annexe citant des lettres de philologues), ce que l'on peut regretter. Cette conclusion de Wolfson montre bien les

enjeux, mais un rappel eût été bienvenu d'autres éditions expurgées, prévues par la Compagnie de Jésus, même si elles n'ont pas le label « Ad usum Delphini » (*Ratio studiorum* de 1599, première règle du prof. d'human. : *odae Horatii selectae [...] ab omni obscœnitæ expurgati* ; éd. *princeps* du P. Vittorio Eliano, Rome, 1569 ; voir les listes de Sommervogel). — Avec ces deux volumes, on dispose d'une contribution majeure sur les éditions « Ad usum Delphini ». — B. STENUIT.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Stella GEORGoudi, Renée KOCH PIETTRE, Francis SCHMIDT (éd.), *La cuisine et l'autel. Les sacrifices en questions dans les sociétés de la Méditerranée ancienne* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Sciences Religieuses, 124.), Turnhout, Brepols, 2006, 15.5 x 24, XVII + 455 p., br. EUR 75, ISBN 2-503-51739-0.

Tous les antiquisants ont encore à l'esprit *La cuisine du sacrifice en pays grec*, paru en 1979, qui a constitué un tournant historiographique sur le sujet. Ce volume inaugurerait une approche « désacralisante », pluraliste et comparative, que le présent ouvrage entend poursuivre. Il s'inscrit donc dans le prestigieux sillage de Vernant et Detienne, tout en ayant l'ambition de « revisiter, étendre et prolonger » ces analyses, en intégrant notamment les sacrifices non sanglants, en prêtant attention à l'ensemble du contexte sacrificiel, spatial et culturel, en convoquant la Grèce, mais aussi l'Égypte, Israël et Rome. La problématique est donc posée par les éditeurs dans une « Présentation » initiale qui nous apprend que ce volumineux livre est le fruit de quatre années de séminaires parisiens et d'une rencontre advenue en 2001. Quatre sections thématiques sont proposées au lecteur, sur lesquelles les éditeurs s'expliquent dans la Présentation. Première section : « Questions de définitions », avec trois sous-sections (I. « Tuer, offrir, manger ? » ; II. « Sacrifice animal, offrande végétale » ; III. « Aux limites du sacrifice ? »). Deuxième section : « Violence, sacralisation, élimination », avec deux sous-sections (I. « Autour de la victime » ; II. « Sacralisation, élimination »). Troisième section : « Entre hommes et dieux : partage et commensalité », avec deux sous-sections (I. « Des convives séparés ? » ; II. « Découpe et distribution »). Quatrième section : « Réinterprétations des sacrifices », avec trois sous-sections (I. « Contacts » ; II. « Rhétorique et philosophie » ; III. « Mutations »). Je précise d'emblée que le volume est enrichi de précieux index. — Découper un thème aussi foisonnant est tout aussi difficile que découper un animal sur l'autel, mais les A. ont très bien clarifié la logique de leurs choix en introduction. Un des grands mérites de ce livre est de ne pas se laisser piéger par l'insoluble question du *sens* du sacrifice – j'utilise sciemment le singulier – et de donner plutôt à voir le sacrifice tel qu'il fonctionne, en tentant de débusquer et de comprendre les articulations logiques qui font sens en fonction des contextes : offrande carnée - offrande végétale, violence occultée - violence manifeste, cultes civiques - cultes étrangers. On explore donc les ressorts d'un acte culturel qui se veut un mode de communication entre les hommes et les dieux, une relation de partage et de clivage en même temps, un puissant outil de structuration de la société et des espaces qu'elle occupe. L'intérêt du volume est aussi méthodologique, dans la mesure où il a choisi de comparer le comparable, en écumant les rivages de la Méditerranée, sans frilosité, avec le souci et la conscience de transmettre un héritage et de le revivifier, en le remettant à distance. — Vingt-trois contributions, d'excellente tenue, imprimées dans un format très compact qui tend à fatiguer les yeux du lecteur, mais surtout à stimuler sa réflexion sur les modes de représentation du divin en Méditerranée ancienne. Qui sont, en définitive, ces dieux qui partagent la table des hommes, mangent et respirent le fumet des sacrifices, et qui sont ces hommes qui tantôt mangent, tantôt brûlent les offrandes ? Comment fonctionnent les mots qui distinguent mille façons de dire le sacrifice ? Et les images qui montrent, suggèrent et cachent à la fois ? Vingt-trois contributions que le re-

censeur, comblé d'interrogations et d'informations, ne pourrait résumer ici en quelques lignes, ni non plus discuter. L'historiographie est heureusement présente en tête du volume, qui rappelle combien le thème du sacrifice a à la fois porté et encombré l'histoire des religions, de Robertson Smith à Burkert, en passant par Frazer et Mauss. Présente aussi la longue durée, puisque de l'Égypte pharaonique, on s'aventure jusqu'en territoire chrétien, une perspective ample qui favorise la comparaison et embrasse une quantité impressionnante de matériaux historiques. — Dommage que Pierre Bonnechère n'ait pas pu faire partie du groupe des auteurs, lui qui est souvent évoqué, sans pouvoir répondre aux critiques. Dommage aussi que le monde ouest-sémitique soit trop souvent réduit à Israël, alors que la documentation ugaritique fournit, en matière de sacrifices, des données d'un très grand intérêt, sans oublier les tarifs sacrificiels puniques. Mais félicitations, en tout état de cause, aux éditeurs pour ce volume important, qui fera date dans nos études. Le pari de partir de *La cuisine du sacrifice* tout en proposant un autre menu est tout à fait réussi. C'est une véritable anthropologie du monde méditerranéen ancien qui, en filigrane, se lit dans ces quatre cent cinquante pages très denses et passionnantes. — Corinne BONNET.

Gabriele GIANNANTONI, *Dialogo socratico e nascita della dialettica nella filosofia di Platone*. Edizione postuma a cura di B. Centrone (Elenchos. Collana di testi e studi sul pensiero antico, XLIII), Bibliopolis, 2005, br., ISBN 88-7088-476-7.

Quels sont les rapports entre la pensée de Socrate et celle de Platon ? Question délicate qui commande les origines de la philosophie proprement dite. Alors que certains historiens dénie toute valeur philosophique à une pensée de type socratique, G. Giannantoni, historien de la philosophie, affirme la valeur philosophique du « dialogue » qui confronte publiquement les idées, sans savoir a priori qui a raison ou qui a tort. Dans la ligne de son propre professeur (G. Calogero), et en se basant uniquement sur les textes de Platon, G. G. retrace la genèse organique de la « dialectique » platonicienne à partir de la pensée de Socrate, en se limitant à la phase germinale de cette « dialectique ». Ce travail revalorise le rôle fondamental de Socrate et ses limites face à l'imposante pensée de Platon. — On admet généralement aujourd'hui le caractère évolutif de la pensée de Platon, depuis ses positions juvéniles socratiques jusqu'à sa maturité caractérisée par les Idées, la nature et le destin de l'âme et ses positions éthiques et politiques, avec une phase finale critiquant ses positions antérieures. Platon a commencé à écrire après la mort de son maître, pour défendre sa mémoire dans un contexte politique dictatorial. Au début, il demeure fidèle à la pensée de Socrate. G. G. veut découvrir comment Platon s'est assimilé la pensée de Socrate, puis l'a interprétée et prolongée jusqu'à s'en détacher. Ces étapes ne sont pas séparées, mais imbriquées l'une dans l'autre. Le mélange des problèmes éthiques, logiques et linguistiques est déjà implicite dans le dialogue socratique, de même que l'affirmation d'un principe moral absolu, à la fois devoir suprême et bien total pour l'homme. Dès lors, Socrate est bien l'initiateur de la *philosophia perennis*, faite d'esprit critique, de doute délibéré et de liberté de conscience. — C'est le *Gorgias* qui marque le tournant de la pensée platonicienne vers moins d'ouverture et de tolérance à la pensée d'autrui : l'intelligence devient un juge extrinsèque ; de même, ce sera une aristocratie de sages qui devra gouverner l'État, sans se soucier de l'avis des classes inférieures. À la société ouverte de Socrate, succède la société fermée de Platon, et la pensée se sépare de plus en plus de l'action. Platon n'a pas su se maintenir à la hauteur de Socrate. Le passage entre continuité et rupture est indiqué par Platon lui-même dans l'opposition entre Socrate et les sophistes de son temps, opposition qui est irréductible. — G. G. met en lumière les éléments de crise que la réflexion platonicienne fait apparaître dans l'expérience socratique pour arriver à un savoir compétent, à une certitude stable, à une vérité soustraite à la variabilité du consensus des interlocuteurs. En ce sens, l'idéalisme objectif de Platon apparaît comme le résultat nécessaire du subjectivisme éthique de Socrate. Durant cette pé-

riode, l'œuvre de Platon est conditionnée par la méditation des problèmes posés par Socrate pour mesurer l'efficacité de cet enseignement face à des problèmes nouveaux. Peu à peu, Platon rend explicites certaines exigences d'une « dialectique » qui finiront par compromettre la compatibilité de leurs pensées : prenant conscience des inévitables contradictions de la pensée socratique et cherchant à les surmonter, Platon s'aperçoit que les réponses de Socrate resteront vulnérables face à un implacable questionnement « socratique » ; elles n'offriront d'ailleurs jamais que des réponses possibles parmi d'autres, mais jamais « la » réponse définitive, puisqu'elles ne dépendent d'aucune vérité supérieure à d'autres vérités. — La « dialectique » objective de Platon, avec ses implications métaphysiques, éthiques et politiques se présente donc comme le résultat nécessaire du dialogue subjectif de Socrate, ainsi que de son moralisme et de la philosophie de la conscience qui s'y rattachent implicitement ; mais, par ailleurs, cette « dialectique » retombe elle aussi sous la critique socratique qui lui interdit de se présenter comme la vérité unique, exclusive de toutes les autres. Et cela demeure vrai pour toute expérience philosophique aujourd'hui encore. — Pour conclure, c'est dans *Euthydème* que l'art de la dialectique apparaît nettement comme « la philosophie », laquelle arrive au Principe de tout et descend à des conclusions en recourant aux seules « Idées », sans passer par le sensible. « Dialectique » dit donc « contemplation » des Idées qui sont des choses en soi, des essences réelles. Contrairement au dialogue socratique, la dialectique rend compte des hypothèses assumées au départ et mène à une conclusion ferme. La dialectique est ainsi la plus haute des sciences objectives qui rendent compte des essences. Le Bien suprême n'est plus le dialogue socratique, devoir moral de recherche continue, mais il est devenu la contemplation des Idées éclairées par le Bien. Pareille dialectique fut la réponse de Platon aux objections des sophistes, qui niaient la possibilité de penser et de dire le faux, puisque le faux n'a pas d'existence réelle (ils continuaient par là Parménide, qui avait expliqué que le « non-être » est impensable et donc inexprimable). — On trouve déjà dans le *Cratyle* des traces du processus d'élaboration de cette « dialectique », par laquelle Platon a pu démontrer la possibilité de faux discours. Il est important de voir que la philosophie de Socrate et celle de Platon sont reliées par un fil rouge sans solution de continuité. C'est pour répondre aux problèmes propres à la méthode dialogale de Socrate que Platon a inventé ses propres réponses dans ce qu'il a appelé « la méthode dialectique » qui subordonne le dialogue à la contemplation, but suprême de la connaissance et de la philosophie. — Ces notes permettent de se faire une idée de la richesse de ce livre, qui fut l'œuvre de toute une vie et qui n'était pas encore parfaitement achevé lors de la mort de l'auteur, survenue en 1998. L'essentiel était prêt, mais G. G. voulait encore lire tous les ouvrages écrits sur ce sujet pour les intégrer à son texte. L'éditeur a respecté le texte de G.G. Espérons que beaucoup seront conquis par cet ouvrage clair et profond. — B. CLAROT, s.j.

R. BODÉÛS, *Le véritable politique et ses vertus selon Aristote. Recueil d'études* (Aristote. Traductions et Études), Louvain-la-Neuve, Peeters, 2004, 16 x 24, 199 p., br. EUR 40, ISBN 90-429-1435-1.

Le point de départ qui confère leur unité aux dix études – inédites pour trois d'entre elles, parues ou à paraître pour les autres – ici rassemblées par Richard Bodéüs pourrait être le constat désabusé dressé par Aristote dans l'*Éthique à Eudème* et souvent partagé par nos contemporains : « [...] la plupart des hommes politiques ne méritent pas en vérité cette appellation, car ils ne sont pas véritablement des politiques. L'homme politique, en effet, est celui qui décide les belles actions pour elles-mêmes, alors que la plupart touchent à ce genre de vie pour l'argent et le profit indu [...] » (I, 5, 1216 a 23-27). L'exercice, par l'homme, de sa capacité politique est affaire de morale. Ainsi se trouvent mises en parallèle, ou mieux : placées dans un rapport d'interférence, la thèse bien connue, présente dans la *Politique*, selon laquelle « l'homme est un être destinée à vivre en cité » (I, 2, 1253 a 3-4), et le principe, présent, lui, dans les *Éthiques*, qui veut que, selon le résumé de R. Bodéüs, « le sujet

humain qui trouve sa fin ultime et son bonheur dans l'exercice des vertus morales est très exactement le citoyen capable de procurer les meilleures lois à sa Cité et donc d'assurer ainsi le bonheur de la plupart de ses concitoyens ». L'unité de préoccupation qui parcourt la *Politique* et les trois *Éthiques* du corpus aristotélicien (*Grandes Morales*, *Éthique à Nicomaque*, *Éthique à Eudème*), est de définir les principales vertus et la nature du véritable politique (et non d'établir les fondements de la moralité). C'est pourquoi l'accent est mis sur l'« excellence intellectuelle » qui anime le politique : sa sagacité (φρόνησις) touche à la fois à la vertu, à la justice, au bonheur. Cette notion est au cœur du livre : l'étude des liens entre πολιτική et φρόνησις, conduite dans le chapitre IV (« La nature politique de la sagacité »), montre que ces deux vertus sont équivalentes, se confondent dans un même état, à ceci près, qui est essentiel, que la sagacité d'ordre politique se détermine dans les rapports que l'on tisse avec ses concitoyens. Dans ce registre, Aristote distingue trois formes de « sagacité », réparties selon la dichotomie suivante : d'un côté, la sagacité politique par excellence, ou « architectonique », qui est la capacité souveraine de faire des lois ; de l'autre, deux formes de sagacité, subordonnées à la première, la φρόνησις délibérative et la φρόνησις judiciaire (à côté de la sagacité non politique, d'ordre privé ou domestique). Les neuf autres études explorent, à partir de cette notion qui n'a pas reçu toute l'attention qu'elle mérite dans les études sur Aristote et sur le politique grec, ce qu'est le vrai politique. Il est celui qui « tire de sa vertu l'intelligence de la fin juste à laquelle doivent ensemble correspondre les lois qu'il promulgue et les actions qu'il exécute » (p. 26). Sa double habileté, législative et exécutive, relève du même type de qualité intellectuelle, la « sagacité », qui forme le vrai politique, à l'instar de ce qu'Aristote dit de Périclès : « C'est pourquoi nous croyons que Périclès et ses semblables sont sagaces, parce qu'ils sont capables de voir ce qui est bon pour eux-mêmes et ce qui l'est pour les autres hommes » (*Éthique à Nicomaque*, VI, 5, 1140 b 7-10). Au total, la vraie politique ne se limite pas à l'exécutif en ce qu'il relève d'une intelligence manœuvrière et tacticienne ; mais le législateur souverain ne peut non plus être dépourvu d'une sagacité exécutive grâce à laquelle il puisse accomplir lui-même les actes exigés par ses lois. À la rencontre de ces deux exigences, se trouve la vraie vertu politique, celle qui commande une action qui n'a d'autre fin que politique, et non des considérations économiques ou même morales. Dans le prolongement de cette remarque, et de cette recension qui ne peut qu'inciter à lire l'ensemble des analyses de ce livre, on insistera sur le chapitre VIII, où l'auteur montre, à la suite d'Aristote, que « l'amitié, plus que la justice, est l'objet des préoccupations du législateur, parce qu'elle assure la cohésion des Cités » (p. 157-167). L'amitié et la concorde préservent en effet des insurrections ; celles-ci se font au nom de la justice et sont guidées rationnellement, mais elles sont le fait d'âmes privées du sens de la justice et donc étrangères à la concorde qui ne visent que leur appétit rebelle. — Une liste bibliographique des études citées en notes clôt l'ouvrage. Il est dommage qu'il soit dépourvu d'un *index locorum*, étant donné que toutes les études reposent sur l'analyse précise de très nombreux passages. — P. PAYEN.

Plotin. Traité 54, I, 7. Introduction, traduction, commentaires et notes par Agnès PIGLER (Les écrits de Plotin), Paris, Éditions du Cerf, 2004, 12.5 x 19.5, 193 p., br. EUR 25, ISBN 2-204-07415-2.

Ce volume poursuit la nouvelle traduction française de tous les traités de Plotin sous la direction de Pierre Hadot, à partir du texte grec de Henry et Schweizer paru en 1963-1982 et en tirant profit des études plotiniennes de ces cinquante dernières années. Ce « Traité 54 », le dernier de la sixième « Ennéade », est intitulé « Du premier Bien et des autres biens ». Écrit en dernier lieu, peu avant sa mort, alors qu'il était malade, ce « testament » de Plotin ne marque pas « un déclin de sa pensée », comme l'a déclaré Porphyre, mais « est d'une concision, d'une précision et d'une puissance intellectuelle exceptionnelles », corrige l'éditrice, Agnès Pigler, professeur de philosophie à Dijon. Ce traité présente l'essentiel de l'enseignement moral et

religieux du grand philosophe. Son thème est précisé dans ce passage : « [...] la vie incarnée est par elle-même un mal, mais, par la vertu, l'âme accède au bien [...] comme si elle était elle-même déjà séparée (du corps) » (3,20-23). À la suite de Platon, Plotin explique pourquoi l'Idée d'un Bien transcendant est nécessaire, contrairement à la théorie d'Aristote dont il réfute les objections ; mais il ne suit pas Platon en tout et il constitue sa propre doctrine. — Ce dernier écrit, qui ne dépasse pas trois pages pleines, œuvre d'un homme proche de la mort, est une réflexion morale sur le sens de la vie et de la mort et sur ce qu'on peut espérer après la mort qui n'est que la séparation de l'âme et du corps. L'argumentation est la suivante : l'âme tend vers sa perfection, qui ne peut être que le Bien absolu. Le Bien lui-même est au-delà de l'être, de l'acte, de la pensée et de l'Intelligence. Il est immobile comme le centre d'un cercle. En étant un être et une unité, tout être a quelque chose du Bien et se tourne vers le Bien par l'intermédiaire de l'Intelligence. — La mort est un bien pour l'âme, car elle la délivre du corps et augmente ainsi son activité ; en effet, l'âme humaine ne fait qu'un avec l'Âme universelle, et la mort est pour elle un bien si, par la vertu, elle a su se défendre du mal ici-bas. Plotin aurait déclaré par ailleurs, selon Porphyre : « Je m'efforce de faire remonter ce qu'il y a de divin en moi vers le divin qui est dans le tout ». La mort affranchit l'âme des vérités illusoire, mais l'âme reste marquée par ce qu'elle a vécu. La vie est un apprentissage de la mort, car la vie future est conditionnée par la vie présente. L'âme est la personne dans sa singularité et elle survit à la mort du corps. On voit que Plotin reste fidèle aux grandes lignes du platonisme, malgré les influences d'Aristote, d'Épictète et d'Épicure. — Mais la philosophie plotinienne est une philosophie en tension, dit Agnès Pigler, comme dans l'alternative entre la nostalgie d'une autre vie et la nécessité de vivre du mieux possible ici-bas. En outre, chez Plotin, avant notre mort, « l'extase » permet déjà de savoir ce qu'est l'au-delà dans une expérience qui consacre la disparition de notre personnalité par la fusion avec l'Un-Bien, pour retrouver l'indétermination première qui est sa vraie nature. L'extase est ainsi préfiguration de la mort véritable et de l'assimilation à Dieu qui nous fait devenir dieu. Car, pour Plotin, l'âme trop curieuse de ce monde est venue s'incarner dans un corps et la mort la libère de la conscience personnelle en la ramenant à la plénitude de sa vraie nature. (On se demande alors comment cette âme impersonnelle a pu désirer sortir de l'Un-Bien pour une dualité dans l'imperfection...) — Agnès Pigler a divisé le texte plotinien en paragraphes, avec des titres pour faciliter la compréhension d'un texte très concis et difficile. Ensuite, son long commentaire développe et éclaire la pensée de Plotin en nous faisant saisir tout le non-dit de cette riche doctrine. Elle a opéré cinq petites corrections au texte grec de base et présente six précieux index, après une courte bibliographie centrée sur ce traité. — B. CLAROT, s.j.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

Jean-Paul BRACHET, Claude MOUSSY (éd.), *Latin et langues techniques* (Lingua Latina, 9), Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2006, 16 x 24, 334 p., br., ISBN 2-84050-417-0.

Les langues techniques qui sont étudiées ici ressortissent à des domaines nombreux : grammaire, philosophie, rhétorique et droit, théologie, médecine, art vétérinaire, botanique, agriculture, arpentage. L'avant-propos, pour la clarté de l'ensemble, s'attache à cerner la notion de langue technique, en reprenant la définition de J. André (cf. S. Roesch, p. 318, qui s'appuie aussi, comme les autres auteurs du volume, sur les travaux de J. Cousin et de L. Callebat ; cf. encore É. Gavaille, p. 115) : la langue spécifique d'un groupe social utilisateur d'une technique ou spécialiste d'une science. La terminologie se constitue par des procédés qui ne sont pas tous différents de ceux de la langue courante, mais au sein desquels l'emprunt ou le calque peuvent occuper une place importante. Il s'agit de se démarquer des autres, de

faire corps entre spécialistes, grâce à l'emploi des mots de la tribu. Sur ce sujet, on lira ici dix-neuf études, groupées autour des « catégories naturelles » (8), de la « terminologie linguistique et rhétorique » (4) et de l'« interface entre langues techniques et langue commune » (7). — En se concentrant sur le lexique de la botanique, M. Fruyt (p. 11-33) souligne la particulière fréquence, dans les textes techniques, des « lexies complexes » du type *mus marinus* ou *creta figularia*. Elle se livre ensuite, à propos de l'encyclopédie plinienne qui fournit un corpus lexical important où l'initiative créatrice de l'auteur montre sa volonté délibérée d'utiliser toutes les possibilités morpho-lexicales du latin, à une étude des adjectifs de couleur qui fait une large place à des observations portant sur la valeur des finales en *-eus*, *-idus*, *-ns*, *-icans*, *-escens*, *-aceus*, *-ulus*, avec une grande subtilité, puisqu'elle parvient à montrer les variations de sens de ce suffixe en *-ulus* avec l'exemple de *albidulus*, qui peut être, suivant le contexte, « d'une vilaine couleur blanchâtre » ou « d'un beau blanc immaculé ». Elle y joint l'étude de certains préfixes et l'un des buts qu'elle poursuit est de montrer, en sollicitant l'exemple du lexique du botaniste Caspar Bauhin (fin XVI^e-début XVII^e s.), la permanence et le développement, parfois exagéré, des formations de ce genre après l'Antiquité. — Les phytonymes médicaux, appartenant certes à un vocabulaire technique, ne sont pourtant pas sans admettre une explication mi-poétique mi-« théologique ». « Doigt d'Hermès », « barbe de Zeus » (la joubarbe) ou « massue d'Héraklès », Fr. Gaide (p. 35-45) prend un évident plaisir, partagé par le lecteur, à égrener une série suggestive pour aboutir à des conclusions scientifiques de valeur, aussi bien sur le classement de ces phytonymes en deux séries (dérivés et lexies complexes ou « agglutinés ») que sur le fonctionnement de la métaphore et de la métonymie dans ce genre de création lexicale, et enfin sur la proximité sentie plus ou moins grande, par les « inventeurs » des noms, de ces dieux avec les hommes. — La contribution de J.-P. Brachet (p. 47-60) est d'une autre nature puisqu'il s'agit de l'étude d'une famille de mots, celle de *uruum* dont l'auteur argumente le rapport qu'il propose avec *urbs*. Si « *urbs* est fondamentalement le pourtour, le périmètre, le *péribole* », si *uruare* est « entourer d'un mouvement tournant », ces sèmes rejoignent ceux de *uruum* « pièce de bois recourbée de la charrue ». Tout cela remonte à une base **werbh-* « mouvement tournant », d'où « périmètre, clôture », dont relève aussi le collectif *uerbera* « baguettes flexibles » qui ressortissent à l'idée de « courber », et aussi *uerbera* (p. 55, n. 33). — C'est encore de noms d'instruments agricoles qu'il s'agit dans l'étude de J.-Fr. Thomas (p. 61-78). La question examinée est précise : c'est celle de certains noms techniques qui, échappant à la règle admise (du reste trop vite et trop systématiquement : elle ne fonctionne guère que dans 30% des cas, dira l'auteur p. 75, l. 8) de la monosémie, présentent plusieurs valeurs, comme *bidens*. Certes, de nombreux termes de l'agriculture sont monosémiques. Mais les mêmes peuvent aussi entrer dans la polysémie en s'introduisant dans d'autres vocabulaires de *realia*, pourvu qu'il y ait par exemple une ressemblance de *forme* qui laisse oublier la différence de *fonction* (cas de *pala*) ; inversement, des mots venus d'autres domaines techniques s'introduisent dans le lexique de l'agriculture. Ces jeux complexes sont éclairés, grâce à de nombreux exemples intéressants (ainsi *malleolus*, *culter*, p. 67 et n. 19), entre tant d'instruments que réunit leur commune destination — à comprendre au fond dans un contexte sociologique et religieux —, celle de la préparation de la terre, ce qui suggère à l'article un élargissement final particulièrement bien venu, qui rend sensible l'apport irremplaçable de la linguistique à une véritable anthropologie. — C'est le vocabulaire technique du diagnostic médical que A. Orlandini (p. 79-94) a choisi d'explorer, et spécialement dans le cas des maladies chroniques. Soulignant l'importance du diagnostic chez les Méthodiques, elle met en lumière, chez Caelius Aurelianus pris comme modèle, les procédés syntaxiques qui permettent de distinguer les différents stades de la maladie, distinction importante parce que sur elle repose l'établissement du diagnostic qui conditionne lui-même la prescription de la *curatio*. — E. Marini, après une première partie (p. 95-98) où elle s'attache à une redéfinition du lexique « technique » à la suite de L. Guilbert, a des pages très intéressantes (p. 99-112) sur le couple *secare/caedere* et montre que, s'agissant de la pierre, *secare* est « scier », tandis que *caedere* peut être à la fois

« abattre » et « tailler ». — Dans la langue technique latine de la chasse, on peut reconnaître la tendance de toute langue technique à emprunter des mots du langage de tous les jours en spécialisant leur sens d'après le nouveau contexte de leur emploi (*cubile* devient une « tanière » ou un « gîte ») ; elle peut fonctionner sans un nombre excessif de termes qui lui soient strictement particuliers ; en cela, elle se distingue du langage français de la chasse, beaucoup plus ésotérique, comme le montre la comparaison finale que fait É. Gavoille (p. 115-134). — Qui aurait cru que, chez Plaute, le cuisinier fût une sorte de soldat, « tranchant » avec la *machaera* les morceaux qu'il va apprêter, et qu'inversement le soldat apparût comme une sorte de cuisinier, tous deux réunis par la similitude, notamment, des instruments qu'ils utilisent ? C'est ce que M. Crampon entreprend de montrer (p. 135-152), fondant cette réflexion à propos du cuisinier fanfaron et du guerrier charcutier (*fartem facere*, dit Pyrgopolinice à son épée) sur le relevé et l'étude de nombreux termes techniques qui fonctionnent dans les deux domaines. — Spécialiste de *signum*, St. Dorothée (p. 155-169) étudie ici ce mot plus particulièrement en relation avec la notion de signe linguistique chez saint Augustin. Rappelant la distinction augustinienne entre les *signa naturalia* (qui sont signes en eux-mêmes) et les *signa data* (qui relèvent d'une intention la plupart du temps humaine), elle situe le *signum* « signe linguistique » augustinien par rapport aux doctrines aristotélicienne et stoïcienne ; pour l'évêque d'Hippone, le mot est la seule *res* à avoir toujours le statut de signe, et cela ne va pas sans implications religieuses : comme il y a des vérités éternelles toujours présentes à l'âme, le mot n'apporte pas de véritable connaissance et ne fait qu'avertir qu'il y a quelque chose à connaître, une *res* dont il est lui-même le garant de l'existence. — On ne s'éloigne pas vraiment de *signum* avec l'étude de Cl. Moussy, puisqu'elle se place dans le prolongement de plusieurs de ses travaux précédents sur le vocabulaire de la « preuve » en général, avec les correspondances que le latin a mises en face du lexique grec, et plus spécialement sur les mots *credibilis*, *probabilis* et *uerisimilis*. Ce qui ressort de la présente étude (p. 171-183) est la complexité de la notion de *probabile* et la polysémie de l'adjectif *probabilis*, nonobstant le fait qu'une traduction par « vraisemblable » peut toujours convenir. Cette polysémie, et aussi la constatation de la fréquente synonymie entre *credibilis*, *probabilis* et *uerisimilis*, invitent à considérer que le vocabulaire technique de la rhétorique est finalement plus riche et plus diversifié en latin qu'en grec. — L. Gavoille (p. 185-201) montre comment le mot *oratio*, « discours » dans la langue commune, accède à la « technicité » dans les emplois qu'en fait la critique littéraire, qui lui fait désigner aussi bien le « style » que la « prose » et la « phrase » comme séquence rythmique. C'est la technicité du contexte (traités de rhétorique) qui fonde la technicité de l'emploi ; c'est aussi l'emploi de *oratio* dans des calques sémantiques (*laudes orationis* = ἀρεταὶ λέξεως) ; c'est enfin la connaissance que doit posséder le lecteur des notions de l'analyse rhétorique. — Le *sermo castrensis* est sollicité par C. Fry (p. 203-217) dans une contribution où elle se propose « d'examiner comment se transmet la parole du technicien à son interlocuteur ». L'auteur technique peut soit donner la définition du mot qu'il introduit, soit susciter chez son lecteur une attente qui ne sera comblée que par la suite, soit user d'autres procédés que C. Fry étudie dans un texte dont la technicité propre est à la hauteur des enjeux de la réflexion sur les langues techniques objet général du volume. — D. Conso, à propos du vocabulaire des textes d'arpentage (p. 279-293), examine les passages qui offrent des équivalences de vocabulaire, avec aussi des différences terminologiques ; *forma* lui fournit un bel exemple. Le soin apporté aux définitions (éventuellement par division, comme dans le cas des subsécives) témoigne du souci lexicologique des auteurs de ces textes. Enfin les étymologies sont la marque d'une tradition culturelle et technique que les auteurs vénèrent. — Plusieurs contributions portent sur la langue juridique. La première (p. 221-231) est celle de B. García-Hernández, sur l'évolution du suffixe *-arius* vers l'expression du destinataire dans ce type de langue technique. Une étude diachronique de ce suffixe montre comment, de suffixe adjectival se rapportant à un objet (ainsi *metallum argentarium*), il a fini par être appliqué à un personnage chargé d'une fonction soit privée (ainsi *legatarius*), soit officielle dans l'administration impériale (ainsi *scripturarius*), passant ensuite dans les langues romanes où le vocabulaire juri-

dique conserve « adjudicataire », « donataire », « locataire », etc., qui forment des couples avec les héritiers des mots en *-tor* correspondants, le suffixe *-arius* (du destinataire) ayant effectivement fini par fonctionner en dualité avec le suffixe *-tor* (du destinataire). — M. Ducos, étudiant *querela*, se demande (p. 267) comment on peut expliquer que ce terme du langage commun (tristesse et mécontentement d'avoir éprouvé un dommage, *iniuria*), sans relation claire avec le droit, ait pu se spécialiser dans le domaine juridique. *Querela* va entrer dans le vocabulaire technique de façon progressive, à partir du principat (Valère Maxime et Tacite témoignent de cette évolution). Une constitution de Dioclétien mentionne une *querela* permettant l'ouverture d'un procès (*Cod. Iust.*, 9, 2, 8). Chez les juristes du II^e s., *querela* désigne une catégorie de procès. C'est que, et la notation dépasse le domaine juridique, l'emprunt de termes à d'autres domaines techniques est une manière reconnue d'enrichir le lexique d'une discipline (p. 276). — Dans cette langue juridique où s'expriment particulièrement les exigences de clarté et de non-ambiguïté, G. Calboli (p. 233-250) souligne les raisons de la richesse en relatives, et aussi en infinitives, au point qu'il peut poser l'hypothèse que la langue juridique emploie davantage la relative que ne le fait la langue commune. C'est encore de syntaxe « juridique » qu'il est question chez G. Reggio (p. 251-262) : examinant les *Digesta* d'Alfénus Varus, il se trouve qu'elle apporte une confirmation de l'hypothèse précédemment évoquée, au point que l'on peut y voir « une tendance typique du langage juridique en général ». — Les deux dernières études touchent au latin biblique et chrétien. Ce latin peut en effet être considéré comme une langue technique dans la mesure où il représente, pendant un certain temps au moins, la langue d'un groupe fermé. Sophie Roesch (p. 317-332) examine les raisons qui ont imposé *uerbum*, contre *sermo*, pour traduire le *logos* grec du début de saint Jean. Lyliane Sznajder (p. 295-316) rend compte de l'expression des notions de justice (et d'injustice) et d'impiété (et de piété) dans les traductions latines de la Bible, en face et sous l'influence du grec et de l'hébreu. — Telle est la richesse de ce volume qui, multipliant les thématiques et les angles d'approche, finit par donner une vision cohérente et complète d'une matière complexe, et laisse le lecteur avec des idées claires sur ce qui constitue les langues techniques du latin, avec leurs caractéristiques communes et leurs particularités. On peut le lire de manière analytique et l'on y trouvera alors une grande quantité d'informations particulières dans des études « ciblées » sur des questions précises. On doit aussi le lire de manière synthétique, comme l'ont évidemment souhaité les auteurs, dont la collaboration parvient à offrir au lecteur un véritable petit traité, appuyé sur des exemples démonstratifs, sur la substance de ce que l'on peut appeler les langues techniques du latin.

J. -Y. GUILLAUMIN.

Gaia. Revue interdisciplinaire sur la Grèce archaïque. Numéro 7, Grenoble, Erga, 2003, 16 x 24, 652 p., br. EUR 25, ISBN 2-912935-05-9.

Ce numéro de *Gaia*, d'une richesse exceptionnelle, est constitué par les actes du colloque international *Homère virtuel*, qui s'est tenu à l'université de Grenoble 3, en novembre 2002. La volonté des organisateurs et du Centre international d'études homériques, animé par Françoise Létoublon, était de fournir un état d'ensemble des connaissances sur Homère sous forme virtuelle, notamment à partir du site *homerica*. Hormis cet objectif, le titre du colloque, *Homère virtuel*, est fort peu en rapport avec le contenu des communications, ce qui ne diminue en rien la richesse de l'ensemble, constitué de quarante-quatre contributions et d'« Éléments bibliographiques » classés (p. 23-46), en rapport avec les actes. L'ensemble, dont on peut regretter qu'il n'ait pas été soumis par les éditeurs aux règles d'une publication scientifique unifiée, est divisé en trois parties qui couvrent les champs les plus divers des études homériques. On ne signalera ici que quelques études qui ont paru plus novatrices, sans nier la part de subjectivité du recenseur. La première partie, « Des *Realia* à la musique des vers », comprend quatre sections qui offrent soit des synthèses soit des études sur des passa-

ges particuliers dans quatre domaines : 1. les rapports avec le contexte historique (l'étude de Jean-Pierre Crielaard, « The Cultural Biography of Material Goods in Homer's Epics » est un très utile prolongement du célèbre *Homer and the Monuments* de Lorimer, celle de Barbara Patzek, « Homer and the Near East. The case of Assyrian historical epic and prose narrative » illustre, à partir de l'épopée assyrienne des *Tukulti-ninurta*, un dossier en plein renouvellement, celui de l'influence de l'Orient comme formant l'une des continuités culturelles qui traversent la Grèce des II^e et I^{er} millénaires avant notre ère) ; 2. la langue (Alain Christol étudie l'évolution de l'expression ἐπι κνέφας ἦλθε « et l'obscurité vint » chez Apollonios de Rhodes) ; 3. l'« analyse littéraire générale », concept bien flou qu'on aurait aimé voir défini ou interrogé plus rigoureusement, au risque de tomber dans le rappel ou l'évocation de quelque thème bien connu (par différence, Danièle Aubriot propose une étude approfondie de la fonction poétique/poïétique des descriptions d'objets) ; 4. les liens entre « musique et métrique » (Françoise Létoublon analyse la réception, jusqu'à Bach, du motif « Patience mon cœur » [*Odyssée*, XX, 18]). — La deuxième partie porte sur la réception d'Homère dans l'Antiquité jusqu'à l'époque byzantine. Les neuf contributions, classées chronologiquement, abordent le problème de la présence d'Homère chez l'orateur Eschine (Jean-Fabrice Nardelli montre, sans surprise, que seule intéresse Eschine l'autorité morale d'Homère, au mépris de la lettre du texte), dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, dans le *Périple de la Mer Érythrée* d'Agatharchide de Cnide, dans les *Métamorphoses* d'Ovide, chez Lucien, Dion de Pruse et Philostrate, chez les Pères de l'Église ou dans l'œuvre peu connue d'un moine byzantin des XIII^e-XIV^e siècles, Matthieu d'Éphèse (*alias* Manuel Gabalas) : *Les Errances d'Ulysse* (αἱ πλάναι τοῦ Ὀδυσσεως). Ce texte offre un témoignage précieux sur les usages scolaires d'Homère, à l'opposé des exégèses de Michel Psellos, Eustathe, Jean Tzetzes, destinées à justifier, en contexte chrétien, les épopées païennes. — La troisième partie est consacrée à la « Réception moderne d'Homère ». D'abord dans la littérature avec des études portant sur Dante, Benjamin Constant, la littérature allemande depuis Goethe, le mélodrame du XIX^e siècle, Camus, Gabriel Audisio, Kadaré. Ensuite dans les arts plastiques, avec Gustave Moreau et le peintre italien contemporain Mimmo Paladino (né en 1948) ; on regrettera que ce domaine ait été négligé, car il offrirait les plus riches possibilités de présentations « virtuelles », d'autant que le volume ne présente aucune reproduction. De même en va-t-il pour le cinéma. Toutes les analyses ne sont pas également convaincantes, car la présence, chez John Ford ou Théo Angelopoulos, d'un héros et du thème de l'errance (si souvent traité dans ce volume) ne suffit pas à établir un parallèle constant et construit avec Homère. Les registres de l'« emprunt » et de la « réception » méritent d'être élaborés sur le plan historique et mis en relation avec deux champs d'érudition : celui de l'objet emprunté, ici *l'Iliade* et *l'Odyssée*, et celui du domaine qui accueille la matière homérique. Faute de ces exigences, on ne sort guère d'une très ancienne histoire littéraire. Dans un ensemble si abondant, il était inévitable que certaines études n'échappent pas à ce travers. L'absence d'introduction et de cadrage général qui définisse le sujet même du colloque, à l'intérieur des études homériques, et puisse guider le lecteur, contribue à un certain flou. Étant donné la diversité des matières et des époques abordées, la présence de plusieurs index (auteurs anciens, auteurs modernes, œuvres citées) aurait permis de mieux utiliser ce riche volume. — P. PAYEN.

Hesiod. Theogony, Works and Days, Shield. Translation, Introduction, and Notes by Apostolos N. ATHANASSAKIS. Second Edition, Baltimore - London, The Johns Hopkins University Press, 2004, 17.5 x 25.5, XIX + 163 p., br. US \$ 18.95, ISBN 0-8018-7984-1.

Cette édition des poèmes d'Hésiode est la seconde publiée par Apostolos Athanassakis (la première datait de 1983). Dans la préface, l'A. justifie la manière dont il a procédé à la traduction de l'ensemble des œuvres du poète épique, avant d'exprimer sa profonde reconnaissance à tous ceux qui ont contribué à l'élaboration de

l'ouvrage. L'introduction est consacrée à la présentation de la vie d'Hésiode telle qu'elle apparaît à travers certains passages des *Travaux et des Jours* (v. 27-41, 63-68) et de la *Théogonie* (v. 22-35), à la place qu'occupe sa poésie dans la littérature grecque et, enfin, à la portée didactique et à la valeur socio-politique de celle-ci. Le texte utilisé est celui de Friedrich Solmsen (Oxford, 1970). La traduction de chaque poème est précédée d'une brève introduction, dans laquelle l'A. se livre à des considérations fort intéressantes sur leur thématique complexe. La traduction, dans son ensemble exemplaire de précision et de clarté, évoque la densité épique et la splendeur poétique de l'original. Elle est suivie de notes complémentaires qui visent à éclairer de multiples manières les difficultés du texte et à en dégager la structure et la cohérence. L'ouvrage s'achève sur une bibliographie sélective (p. 145-148) et un index (p. 149-163). — Le principal mérite de cette traduction me semble être qu'elle incitera sans doute des non initiés à goûter la beauté de ces vers denses, parfois énigmatiques, et qu'elle les aidera à découvrir la diversité et la complexité de la poésie d'Hésiode.

Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

Bruno CURRIE, *Pindar and the Cult of Heroes* (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2005, 14.5 x 22.5, XIV + 487 p., rel. £ 65, ISBN 0-19-927724-9.

Première partie : conceptions de la mort chez Homère et Pindare ; ce dernier est plus optimiste, particulièrement dans les thèses (bien que connus par fragments) et ne sépare pas absolument mortalité et immortalité. Le culte au héros, quasi absent chez Homère (malgré quelques découvertes archéologiques, p. 49 et s.), est très présent chez Pindare. Si Homère n'emploie pas ἥρως dans un sens religieux, Pindare attribue à ce mot un sens religieux ou profane, selon les textes (tableau p. 61). Homère : κλέος n'est pas un terme religieux, culturel, même si un adjectif est accolé ; Pindare : le terme inclut parfois l'immortalité, don des dieux (p. 74 et s.). *Deuxième partie* : qu'en était-il de l'heroization au temps de Pindare ? En l'absence d'une étude exhaustive sur le sujet et en refusant une approche uniquement structuraliste, coupée des données historiques et biographiques (p. 11 et s.), l'A. se cantonne à trois aspects. (1) Les morts à la guerre (même dans Pindare : *I.*, 7) étaient-ils d'office faits héros, objet d'un culte officiel ? L'A. relit l'histoire, depuis Marathon. Le processus n'est pas automatique (résultats au cas par cas), mais, aux yeux des écrivains (Platon), cela semble aller de soi. (2) Le culte du héros est attesté pour les athlètes, mais il y a des zones d'ombre (culte seulement posthume ou du héros vivant ? monument ? origine et contenu de la légende ? motifs politiques ? liste des honneurs ?). (3) Le culte à l'égard d'un vivant se répand après Alexandre le Grand ; et auparavant ? L'A. s'attache à montrer que l'opposition entre l'époque classique et l'époque hellénistique n'est pas radicale ; Lysandre, à Samos (404/403), n'est sans doute pas le premier vivant objet d'un culte. Des athlètes hors du commun sont appelés « hommes divins ». À leur égard, une attitude religieuse se développe, sous forme d'un culte véritable ou de marques religieuses (sacrifice, épiphanie...), que nos sources distinguent du culte posthume (mais ces marques religieuses l'anticipent) et qui sont ou officielles (l'autorité y voit alors des ambitions tyranniques) ou populaires. Ceci me rappelle la prudence d'Horace qui, parlant de l'œuvre de Pindare, n'écrit pas *deus*, mais un terme fort proche : *quos Elea domum reducit / palma caelestis* (*Od.*, IV, 2, 17-8). *Troisième partie* contient des études développées de cinq odes de Pindare, choisies parce que le *laudandus* (athlète vainqueur) est comparé à un héros mort (dont on le rapproche), objet d'un culte (*I.*, 7 et *P.*, 5), ou à un héros de la mythologie (*P.*, 2 et *N.*, 7) ; dans *P.*, 3, il est question de l'immortalité poétique, avec des allusions aux mystères, pratiqués par Hiéron de Syracuse. Importante bibliographie et index. — Utilisant avec discernement les sources littéraires, archéologiques et épigraphiques, relevant les nuances des termes, ce livre solide se recommande par son désir de préciser jusqu'où pouvait aller, chez Pindare et à son époque, le culte de l'athlète vainqueur. — B. STENUIT.

Carolyn DEWALD, John MARINCOLA (éd.), *The Cambridge Companion to Herodotus* (Cambridge Companions to Literature), Cambridge, University Press, 2006, 15 x 23, XV + 378 p. + 5 cartes, br. £ 17.99 / US \$ 29.99, ISBN 0-521-53683-9, rel. £ 45 / US \$ 75, ISBN 0-521-183001-X.

To write a review of a book consisting of twenty different papers by twenty different authors might seem at first sight a rather daunting task. However this book does have a certain unity. As the editors point out, Herodotus is here treated as a literary figure, an understanding of which, as they rightly claim, is also of help to those who wish to consider him as an historian. Under this broad umbrella Herodotus is discussed under six headings. We start with the heritage of prose and poetry he was heir to, to which is added a consideration of his intellectual milieu. Then follow discussions of his writing technique which shade over into an examination of him as a narrator. The main themes of his work, the natural world, religion, warfare and politics follow next. Then, before a discussion of his influence in antiquity, we have Herodotus in the familiar role of geographer. — To give judgement on every paper would plainly be impossible but, before speaking of one or two which struck me as particularly worthy of comment, I would say that none of these essays is without merit and that the beginner in Herodotean studies will profit from reading them all. A. R. Fowler points out that the poetic heritage of Herodotus is probably richer than the prose. Herodotus and tragedy is considered twice, once in general terms by J. Griffin and then again by C. Dewald and R. Kitzinger who discuss the theme of the woman who saved her brother in Herodotus and Sophocles. This latter is perhaps a trifle thin. Likewise Dewald's search for humour in our author seems to me a bit heavy-handed. In the same way R. Friedman's discussion of location appeared to me somewhat dense. So too S. Hornblower's attempt to find Herodotean influences in Polybius founders on his own admissions that Polybius makes no mention of him. But to end on an essentially positive note. As somebody who works with Herodotus primarily as an historian I found particularly intriguing L. Tritle's suggestion that Herodotus' battle scenes deserve to be treated by us far more seriously than is usual. — A. KEAVENEY.

Kathryn GUTZWILLER (éd.), *The New Posidippus. A Hellenistic Poetry Book*, Oxford, University Press, 2005, 16 x 24, XVI + 394 p. + 14 pl., rel. £ 50, ISBN 0-19-926781-2.

Questo volume trae la sua premessa nella relazioni presentate a un convegno svoltosi a Cincinnati all'inizio del novembre del 2002 dal titolo « The New Posidippus : a Hellenistic Poetry Book ». Come spiega la curatrice del volume nella sua puntuale introduzione, che fornisce un utile bilancio delle ricerche in corso, lo scopo del libro non consiste nell'avanzare una tesi specifica sul papiro milanese ma di toccare un ambito ampio di temi e di questioni. La pluralità dei punti di vista riflette l'ampiezza della discussione suscitata dalla scoperta degli epigrammi di Posidippo. Tra i contributi, articolati in quattro diverse sezioni, un posto a sé hanno quelli di F. Nisetich (*The Poems of Posidippus*), che consiste in una raffinata traduzione inglese degli epigrammi vecchi e nuovi di Posidippo, e di C. Austin (*Back from the Dead with Posidippus*) con cui lo studioso inglese rievoca la vicenda che lo portò a collaborare all'edizione del testo. W. Johnson dedica il suo contributo (*The Posidippus Papyrus : Bookroll and Reader*) a valutare le caratteristiche del papiro dal punto di vista librario. N. Krevans (*The Editor's Toolbox : Strategies for Selection and Presentation in the Milan Epigram Papyrus*) studia l'attività dell'editore nella selezione degli epigrammi. D. Obbink discute (*New Old Posidippus and Old New Posidippus : From Occasion to Edition in the Epigrams*) della categoria della subletterarietà nell'epigramma ellenistico intendendo con questo termine delle composizioni poetiche occasionali. Secondo P. Bing la sezione *Sulle pietre* doveva fungere da introduzione all'intera raccolta

delineando una sorta di geografia ideale di un paesaggio politico corrispondente alle aspirazioni tolemaiche. Vicino a quello di Bing è il saggio di A. Kuttner (*Cabinet Fit for a Queen: The 'Lithika' as Posidippus' Gem Museum*) che, in una prospettiva più storico-artistica, vede nel modo con cui Posidippo riflette, attraverso l'organizzazione del suo gabinetto poetico di gemme, l'uso culturale e il valore simbolico di questi oggetti nell'Alessandria tolemaica. D. Sider (*Posidippus on Weather Signs and the Tradition of Didactic Poetry*) si occupa dei cosiddetti epigrammi oionoscopici nelle loro relazioni con la poesia didattica. La sezione sulle statue in bronzo è studiata da due punti di vista complementari, quello dello storico dell'arte (A. Stewart, *Posidippus and the Truth in Sculpture*) e del critico letterario (A. Sens, *The Art of Poetry and the Poetry of Art: The Unity and Poetics of Posidippus' Statue-Poems*). S. Stephens riprende in esame (*Battle of the Books*) la presunta polemica letteraria tra Callimaco e Posidippo. M. Fantuzzi, prendendo in considerazione l'omaggio attribuito alle vittorie di re e regine nei concorsi ippici, affronta (*Posidippus at Court: The Contribution of the 'Hippika' of P. Mil. Vogl. VIII 309 to the Ideology of Ptolemaic Kingship*) il tema di Posidippo come poeta di corte. D. Thompson suggerisce (*Posidippus, Poet of the Ptolemies*) la possibilità che Posidippo pensasse la propria poesia come destinata non solo ai Macedoni e ai Tolemei ma anche al generale pubblico ellenistico. K. Gutzwiller, da parte sua, manifesta la propria propensione (*The Literariness of the Milan Papyrus, or 'What Difference a Book?'*) a considerare il papiro milanese un *proper poetry book* in ragione della coerenza delle singole sezioni tematiche della raccolta. Il saggio di A. Barchiesi (*The Search for the Perfect Book: a PS to the New Posidippus*), infine, è dedicato all'organizzazione strutturale dei libri di poesia ellenistici e alla loro influenza su quelli romani. — A. MARCONE.

Quintus of Smyrna. The Trojan Epic. Posthomeric. Translated and edited by Alan JAMES, Baltimore - Londres, The Johns Hopkins University Press, 2004, 16 x 23.5, XL + 365 p., rel. \$ 45.95, ISBN 0-8018-7965-5.

Après une courte préface (objectif et structure de l'ouvrage), l'introduction donne un aperçu historique du cycle épique, fait ressortir l'influence que la poésie épique a pu exercer sur Quintus et dégage les traits caractéristiques ainsi que la structure de l'épopée troyenne. Elle est complétée par une bibliographie sélective, comportant des indications sur les éditions du texte grec, les dictionnaires, les traductions anglaises, les commentaires et, enfin, les travaux philologiques et littéraires. La traduction vise à l'exactitude et le commentaire fournit tous les éclaircissements littéraires, philologiques et historiques indispensables pour la bonne compréhension du texte. Le volume se termine sur un *index des noms* (p. 349-365). — Essentiellement à l'usage des étudiants littéraires ou hellénistes, même peu avancés en grec ancien, l'ouvrage fournit une riche édition, toute en rigueur aussi bien qu'en finesse.

Hélène PERDICOYANNI-PALÉOLOGOU.

Titus Maccius Plautus. Vidularia et deperditarum fabularum fragmenta edidit S. MONDA (Editio Plautina Sarsinatis, XXI), Urbino, Quattro Venti, 2004, 17 x 24, 120 p., br. EUR 15, ISBN 88-392-0673-6.

Tito Maccio Plauto. Vidularia. Introduzione, testo critico e commento a cura di R. CALDERAN (Ludus Philologiae, 13), Urbino, Quattro Venti, 2004, 17 x 24, X + 168 p., br. EUR 18, ISBN 88-392-0686-8.

Les éditions Quattro Venti à Urbino comptent plusieurs collections consacrées à Plaute. S. Monda donne des fragments une édition revue, si on la compare à celle d'Ernout (1961²) : ajout d'une expression de l'*Artemo*, trouvée sur un ms. de Bamberg (p. 58) ; plusieurs *incerta* deviennent *dubia* (quant à leur appartenance à une pièce). Pour la *Vid.*, très attentif au degré de lisibilité du palimpseste de l'Ambrosienne, l'A.

se base sur Studemund (qui en fit une copie fiable, p. 21), Goetz et Calderan ; il a supervisé la réédition de ce dernier, mais ici ne se contente pas de le recopier. Pour les fragments provenant de citations antiques, ayant dressé la liste des mss et des éditions consultées, il est attentif aux variantes. Son appareil critique se divise en (1) (pour *Vid.* seule) titres des scènes et noms des personnages, (2) test. des auteurs anciens, (3) leçons et corrections. *Metrorum conspectus* et table de comparaison de quatre éditions terminent ce livre soigné.

R. Calderan, en 1982, peu de temps avant d'être terrassé à 27 ans par la maladie, avait donné une étude fouillée (et prometteuse d'autres travaux remarquables) des 120 vers et des trois *dubia* de la *Vid.* transmis par le palimpseste de l'Ambrosienne et par des citations anciennes (voir ici même, *LEC* 52 [1984], p. 369-370). Il examine d'abord la valeur philologique de ces citations, puis le déchiffrement du palimpseste : Angelo Mai, en 1815, le lit mal et utilise des réactifs dont les dégâts sont irréversibles et se prolongent ; d'où l'intérêt majeur de la copie de Studemund (1870). Après Leo (1894-1895), il n'y a plus d'avancée dans l'établissement du texte, mais on comprend mieux l'intrigue. Aspect originel du ms. (d'où la place du palimpseste dans l'ensemble), textes parallèles (e. a. avec le *Rudens*, proche par l'intrigue), *topoi* comiques permettent de mieux comprendre non seulement le début de la pièce (v. 1-91 conservés), mais le déroulement de l'intrigue. Le travail est très fouillé, sans entasser hypothèse sur hypothèse (bon exemple de prudence pour le fgt *dub.* 3, p. 69-70). L'original grec est sans doute la pièce de Diphile, citée au v. 6 (*Sc<h>edi<a>*) ; l'A. relève de nombreuses scènes typiques de comédie ayant pour sujet les conséquences d'un naufrage et la reconnaissance de la véritable identité du héros. Il y a peu d'indices chronologiques fiables, mais la *Vid.* serait postérieure à 201. Pour l'édition, l'A. a personnellement vu en 1979 le palimpseste, qui n'est pas totalement illisible. Si cet examen a pu clarifier certains déchiffrements, il fut parfois inutile, l'état du texte étant *disastroso* (ad 73-74) et, dès lors, la *ricostruzione* [...] *compromessa* (ad 78-80). Les éditeurs précédents ont été obligés de multiplier conjectures et corrections, que le commentateur examine très en détail. Un exemple : au v. 17, la leçon du palimpseste *quem usu rupit seruitus* pourrait être acceptée (avec hiatus après *quem* à la césure), mais la correction de Mariotti *quem ui surrupuit s.* est préférée, pour le sens et l'haplographie de *surrupuit seruitus* ; ce vers trouve des parallèles et on y reconnaît une réflexion typique au début d'un monologue. On ne connaît pas chacune des scènes de la *Vid.*, pourtant plus courte que d'autres comédies, mais la patience, l'érudition et le sens critique de l'A. nous aident à comprendre les pauvres restes, et l'on ne devrait plus dire (Ernout, p. 169) : « Le texte est trop mutilé pour qu'il soit utile d'en donner la traduction. » – B. STENUIT.

Horace. Odes and Epodes. Edited and Translated by N. RUDD (Loeb Classical Library 33), Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2004, 11 x 17, IX + 350 p., rel. £.14.50, ISBN 0-674-99609-7.

Un grand spécialiste d'Horace s'est vu confier, dans la Loeb, la traduction succédant à celle de C. H. Bennett. Le texte d'après Wickham-Garrod (Oxford, 1912), avec lequel l'A. signale les divergences. Parmi ces dernières, assez nombreuses dans le détail – mais l'A. est très modérément « bentleyien » – signalons *Od.*, I, 20, 5, où l'A. maintient *clare* de quelques mss ; *care* paraît cependant préférable, en accord avec le ton familier et malgré un *eques* solennel (séparé toutefois de *care* par *Maecenas*), d'autant que *clarus* (certes au superlatif) s'applique plutôt à un sénateur – un *eques* est *splendidus*. *Od.*, IV, 4, 57 : adoption de la leçon *tunsa* d'un ms. d'Oxford. — La traduction en regard du texte latin est en prose ; la préface reconnaît que c'est un compromis, mais juge les traductions en vers plus agréables que fidèles. La traduction est précise, avec parfois une tendance à moderniser ou expliquer ; ainsi *Od.*, II, 1, 4 : *principum*, « *protagonists* » ; III, 30, 3 : *Aquilo*, « *North Wind* » et 7 : *Libitinam*, « *the Goddess of Death* ». De même, la dimension religieuse est parfois évacuée : *Od.*, I, 11, 1 : *nefas*, « *not allowed* » ; I, 32, 15 : *rite*, « *duly* ». La verdure de certains passa-

ges des *Épodes* est, quant à elle, heureusement maintenue. L'A. tient compte des nuances et problèmes d'interprétation : l'examen de quelques passages controversés le prouve. *Od.*, I, 2, 13-14 : « *its waves hurled back from the Tuscan bank* » ; traduction qui ne manque pas d'élégance et situe donc la scène à Rome même. I, 6, 1 : *Vario*, abl. d'agent (d'où *alite*), mais la traduction correspond mieux à un datif (dès lors s'imposerait la correction *aliti* de Passerat). I, 22, 5 : *aestuosas*, « *sweltering* », mais la note montre que l'A., avec raison, hésite un peu avec le sens de « bouillonnant ». II, 15, 20 : *nouo saxo*, « *fresh-cut stone* » ; plutôt : « l'usage nouveau de la pierre » (avec Kiessling⁹, etc.). IV, 13, 21-22a : la traduction élude des difficultés (traduction de *felix* ? fonction grammaticale de *facies* ?). *CS*, 26-27a : la traduction est acceptable de ce passage tordu (*A difficult passage*, en note). *Ép.*, 14, 12 : *non elaboratum ad pedem*, « *in simple rhythms* » ; c'est l'interprétation du commentaire de Watson (Oxford, 2003, que l'A. n'a pas pu utiliser) et que Mankin (Cambridge, 1995) refusait. 17, 33 : *uirens (flamma)*, « *that never die* » (et non « verdâtre ») ; accord avec Watson. 17, 48 : *nouendialis*, « *recently buried* » ; élude la difficulté, dont Watson ne vient pas à bout. 17, 76 : *mouere cereas imagines*, « *make wax dolls feel* », donc « faire souffrir » et non « mettre en mouvement » ; à rapprocher de Watson : « *to exercise control over...* » Quelques considérations sur le l. III des *Odes*, dont l'A. a publié la même année à Oxford un commentaire en collaboration avec Nisbet, collaboration qui n'a pas gommé des divergences, signalées *pace* dans le commentaire même. La traduction d'*Od.*, III, 1, 1, par Rudd : *profanum uulgus*, « *the uninitiated crowd* », est celle du commentaire commun, de même au v. 34, le sens adverbial de *frequens* et au v. 42, la conjecture *Sidone*. Mais en III, 2, 16, Rudd choisit la leçon *timidoua* au lieu de *timidoque*. III, 3, 12 : *purpureo ore*, « *with rosy lips* » ; en note, Rudd explique : allusion à la jeunesse perpétuelle des dieux (Nisbet *in comment.*) ou parce que le nectar est rouge (Rudd *ibid.*). — Une introduction (vie et œuvres d'Horace), une bibliographie (quasi exclusivement anglo-saxonne) et des index (incipit et noms propres) complètent ce volume, de présentation élégante et bien au fait des problèmes d'interprétation. — B. STENUIT.

Lindsay C. WATSON, *A Commentary on Horace's Epodes*, Oxford, University Press, 2003, 16 x 24, XVII + 604 p., rel. £ 85, ISBN 0-19-925324-2.

L'A. prend nettement position sur la question des modèles du recueil : la poésie grecque archaïque (Archiloque, etc.) et les alexandrins (Callimaque, les *neoterioi* à Rome, etc.) ; son argumentation est précise, avec un appareil de citations et bibliographique extrêmement bien fourni – ici et tout au long du livre. Les correspondances internes du recueil ? Elles existent, basées sur le mètre ou le thème, mais *such analyses can be extended indefinitely* (p. 21). En l'absence d'une étude complète du style, l'A. présente quelques aspects, dont le problème des mots non poétiques lancé par Axelson en 1945 et discuté ici (p. 32). Précisément, y a-t-il une « qualité poétique » du recueil ? L'analyse des ép. 3 et 8 le prouverait. L'A. suit le texte des éditions Klingner (1959³), Wickham et Garrod (1912²). Toutefois, parmi les autres éditions utilisées, l'A. accorde une attention spéciale à celle de Shackleton Bailey (1995³), dont on connaît la tendance réformatrice, issue de la critique rationnelle du grand Bentley. L'A. nous paraît se situer dans la tendance conservatrice ouverte aux *emendationes* ; ainsi, il suit S. B. en plusieurs endroits : 2, 37 : (*malarum*) *Roma quas*, un peu par défaut ; 5, 87 : *miscent fas nefasque*, correction la plus économe ; au v. 88, l'A. lirait volontiers *auertere pour conuertere*, le second ayant le sens du premier. 7, 11-2 : *leonibus*, / *numquam* ; le texte est plus compréhensible. 7, 13 : *caecos*, plus corruptible que *caecus*. 8, 6 : *rogare* est un infinitif exclamatif (*ad v.* 1), d'où ponctuation. 8, 17-8 : *minus* corrigé en *magis*, *rigent* en *uigent*, *minusue* en *magisue* ; corrections semblant plaire à l'A. pour le sens. 16, 65 : *aerea* plutôt que *aere*, répétition inopportune ; *dehinc* peut être monosyllabique. 17, 11 : *luxere* et non *unxere* par conformité avec la coutume des lamentations. 17, 22 : *relinquor* pour *reliquit*, dont on

voit mal pour sujet *color*, qui est sujet partiel de *fugit*. 17, 42 : la leçon *uicem* (et non *uice*), accusatif adverbial suivi d'un génitif, *Helenaë* (nuance sémantique, certes subtile). 17, 55 : correction de *alto* (ici « profond » : impossible) en *albo*. L'A. a procédé à quelques interventions personnelles et à des choix (tableau p. 47-49), toujours justifiés. En 1, 34, pour le maintien de *perdam* (*perdat* S. B.), l'A. aurait pu ajouter la tournure semblable de Pétr., 75, 10 et s. invoquée par P. VENINI (*RFIC* 115 [1987], p. 498), non citée. Philologie dans le sens traditionnel et excellent du terme, le commentaire est très approfondi. 1 : *ibis* (1) et tout le contexte (voir aussi l'introduction à l'ép. 9) portent à croire que Mécène et Horace étaient à Actium. 2 : la fin ne contredit pas ce qui précède, mais est là pour rappeler la situation réelle des campagnes. 2, 67 : l'A. a retrouvé un *Alfius* sur une tessère de banquier contemporaine ; ce genre d'identification permet de mesurer la portée des allusions personnelles d'Horace. 5 : le recours à des documents de magie, parfois récemment découverts, retrace le rituel du sacrifice perpétré par Canidie ; même s'il y a de l'humour et de l'ironie, la pièce a une portée très sérieuse (p. 180), dans un contexte de lutte contre la magie, où se mêle la politique. 7 : date haute de 39-37, d'où la double perspective du recueil, avant et après les victoires décisives d'Octave. 9, 20 : l'A. donne les différentes interprétations de la manœuvre navale, sans trancher, car les données antiques sont imprécises. 9, 26 : *sepulcrum* désignerait Carthage ruinée, et les deux Scipions Africains pourraient être volontairement confondus. 13, 3 : il est tentant de corriger *amici* (seule ép. ne nommant pas le destinataire) ; l'A. ne s'y résout pas. 13, 7 : remarque nuancée sur le *deus* non identifié, mais l'A. n'a pas songé à un autre sens, crédité de textes parallèles, « protecteur, puissant » (i.e. Octave). 16 : *Prioritätsfrage* insoluble, mais l'antériorité de la quatrième bucolique est étayée par les affinités de l'épode avec la septième, qui serait de 39-38. 16, 15-16 (*ad loc.* et Appendice) : des huit interprétations examinées, l'A. retient que *carere* est un infinitif complément de *expediat* (*expedire*, « réaliser »). Les v. 61-62 sont transposés après le v. 56 (ce n'est pas un mastic). 17 : Horace victime *dans son corps* de la magie noire. Il y a d'étranges coïncidences entre le texte d'Horace et les documents de sorcellerie. L'ironie, la parodie (l'hymne des v. 37-52), différents éléments permettent de douter de l'efficacité des malédictions de Canidie. — On manquait d'un grand commentaire des *Épodes* : c'est chose faite, magistralement. — B. STENUIT.

Carmelo SALEMME, *Marziale e la poesia delle cose* (Studi Latini, 58), Napoli, Loffredo, 2005, 14.5 x 21, 109 p., br. EUR 13, ISBN 88-7564-102-1.

In questo libro Carmelo Salemme ripropone tre saggi già pubblicati su diverse riviste, il primo dei quali è stato integrato e modificato. Il titolo dichiara la tesi fondamentale del volume : la poesia di Marziale dimostra, secondo S., un'attenzione costante per i dettagli del reale, una disposizione del poeta ad osservare minutamente gli oggetti, sia quando essi costituiscono il tema unico dell'epigramma, come nei libri di *Xenia* (XIII) e *Apophoreta* (XIV) – i primi ad essere composti – sia quando entrano in un sistema prodotto dalla loro correlazione, come nei carmi dei libri successivi. Gli oggetti minuziosamente descritti e 'schedati' nei libri XIII e XIV assumerebbero, una volta inseriti in una trama più complessa, nuovi significati, divenendo il simbolo di precise situazioni esistenziali ora evocate attraverso la presenza (IX, 59), ora attraverso l'assenza degli stessi (XI, 32). In questo senso l'autore parla di 'poesia delle cose', riprendendo un'idea già espressa in un precedente saggio (*Marziale e la poetica degli oggetti*, Napoli, 1976), in cui l'attitudine 'realistica' del poeta era spiegata come conseguenza di una volontà programmatica non espressa a chiare lettere ma inconsciamente operante. — Il primo saggio (*Alle origini della poesia di Marziale*, p. 7-54), per molti aspetti il più significativo, punta a rintracciare le origini della poesia di Marziale e chiarisce con dovizia di esempi il riuso di espressioni e temi di *Xenia* e *Apophoreta* nei libri composti successivamente. S. osserva che non solo viene ripreso il materiale della prima produzione poetica di Marziale, ma che l'ordine stesso

in cui gli oggetti sono citati riflette la sequenza di epigrammi delle raccolte iniziali (XII, 74 e XIV, 94 ; 108 ; 111). Gli oggetti descritti in *Xenia* e *Apophoreta* vengono usati da Marziale anche per caratterizzare i tipi umani dei successivi epigrammi. — Il poeta ritrae ‘indirettamente’ i personaggi a cui fa riferimento attraverso ciò che desiderano o posseggono. Mamurra, il poveraccio di IX, 59, « è tutto negli oggetti che contempla, che tocca, negli oggetti che colpiscono la sua attenzione e il suo gusto » (p. 40), ma deve limitarsi ad osservarli girovagando per i *Saepta*. I due calici da pochi soldi che infine acquista, ben diversi dagli oggetti di lusso che ha a lungo ammirato, contribuiscono a delineare la condizione sociale di Mamurra divenendone il simbolo. Anche Eros (X, 80), Vacerra (XII, 32), Mamurriano (I, 92) e Santra (VII, 20) « ricevono la loro caratterizzazione umana e poetica dagli oggetti che li circondano e coi quali vengono a contatto » (p. 44). Altre volte l’oggetto suggerisce a Marziale un’associazione fissa con un’immagine o un tipo. La *pera* (« bisaccia »), che in XIV, 81 è associata all’immagine del cinico che porta vesti logore e vive mendicando, torna in IV, 53 a completare l’ironica descrizione di un miserabile *Cynicus*, questa volta ‘autentico’. Il poeta, secondo S., richiama dunque sé stesso più che fare riferimento a modelli antecedenti : « quella di Marziale è una poesia della memoria, ma non memoria di stati d’animo, quanto memoria di cose, di oggetti, che, a loro volta, possono rimandare a eventi, situazioni, rievocazioni umane e ambientali » (p. 52). E nonostante Marziale non colga il reale nella sua totalità ma lo illumini a sprazzi, l’attenzione per gli oggetti finisce per connotare l’intero *corpus* di Epigrammi, caratterizzando sia i componimenti scommatici sia quelli dal contenuto più serio. — Nel secondo saggio (*La campagna ‘vera e rustica’ di Marziale*, p. 55-75), l’attenzione si sposta all’ambiente rurale. L’Autore punta a dimostrare che l’attitudine del poeta a cogliere gli oggetti domina anche in questo tipo di tematiche. La campagna si identifica in Marziale in una serie di particolari e, soprattutto, « sarebbe già strutturata [...] in un elenco di cose, neanche tutte omogenee tra loro, che erano già presenti nella mente del poeta » (p. 56). Nel contributo finale (*La sensazione delle cose*, p. 77-98) si indagano le relazioni degli oggetti tra loro (IV, 32), con il poeta (III, 65) e con la galleria di tipi umani presentata negli Epigrammi (XI, 89). Talora è Marziale stesso a scoprire o creare collegamenti, anche insoliti, tra le cose (VIII, 32 ; XII, 32, 15-17), sapendo rendere con fini immagini le sensazioni fisiche e tattili che scaturiscono dai contatti tra esse. — Il volume rivela una profonda e meditata conoscenza del *corpus*, e l’idea di fondo di interpretare la ricorsività di oggetti e tematiche all’interno dell’opera di Marziale quale consapevole memoria di sé, è meritevole di considerazione. Meno convincente è, invece, il tentativo di ravvisare negli epigrammi di I-XII anche l’ordine esatto in cui sono disposti gli oggetti in *Xenia* ed *Apophoreta*. Considerando che *Xenia* e *Apophoreta* ‘catalogano’ centinaia di oggetti appartenenti alla vita quotidiana dell’Urbe, è lecito chiedersi se Marziale non riproponga frequentemente i medesimi, oltre che per una questione di memoria interna dell’opera, anche perché appartenenti a un repertorio comune, non infinito. Il poeta, che con la sua opera puntava a raggiungere un pubblico quanto più ampio possibile e ad offrire piacevole svago, non poteva prescindere dall’uso di una terminologia largamente diffusa e di un repertorio di oggetti comuni. — Donatella TAMAGNO.

Favorinos d’Arles. Œuvres. Tome 1. Introduction générale. Témoignages. Discours aux Corinthiens. Sur la Fortune. Texte établi et commenté par E. AMATO, traduit par Yvette JULIEN (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2005, 12.5 x 19, XIV + 607 p., br. EUR 83, ISBN 2-251-00528-5.

Il n’y a pour ainsi dire que des éloges à faire du premier volume des œuvres de Favorinos d’Arles (ca 80-160 de notre ère) récemment paru aux « Belles Lettres ». Son artisan principal, Eugenio Amato, un des spécialistes les plus en vue du célèbre sophiste, fournit ici la somme et l’aboutissement d’un travail riche de longues années de réflexions et d’investigations préliminaires, dont témoigne un nombre

impressionnant de publications antérieures, citées dans la bibliographie, en fin de parcours. Bien plus qu'une simple édition critique, ce volume constitue une synthèse proche de l'exhaustivité sur Favorinos, et contient une mine d'informations bibliographiques sur une bonne partie de la littérature impériale. Il sera suivi de la publication du *Sur l'exil* (vol. II) puis des *Fragments* (vol. III). Le présent compte rendu ne prétend pas donner plus qu'un modeste aperçu de ce monument d'érudition. — Bien que momentanément tombé dans l'oubli au Moyen Âge, car nous ne connaissons les œuvres publiées ici (*Discours aux Corinthiens* et *Sur la Fortune*) que par le truchement des manuscrits de son maître Dion Chrysostome, le Celte Favorinos est tout sauf un inconnu pour les hellénistes et historiens actuels. Il est même l'objet d'une certaine fascination chez les amateurs de *gender studies* depuis l'important chapitre que lui a consacré Maud Gleason dans *Making Men* (1995). Favorinos fut pourtant plus que l'eunuque un peu sulfureux sur lequel on s'attarde parfois avec complaisance. — *Notice*. L'ample introduction (plus de trois cents pages) d'Eugenio Amato rend justice aux multiples facettes de ce sophiste polyvalent, philosophe aussi bien que rhéteur. Une première partie fait le point sur la vie du personnage (les témoignages sont d'ailleurs rassemblés dans ce premier volume, p. 319-384), dont le point d'orgue — et l'objet de la plupart des discussions savantes — est l'exil aux motifs obscurs décrété par Hadrien et qui ne prit fin qu'avec la mort de celui-ci. Amato fait le point sur la réalité de cet exil (sur lequel on discute seulement depuis 1931, date de la publication du papyrus contenant le texte longtemps perdu de la *consolatio* autobiographique intitulée *Sur l'exil*) ainsi que sur les dates de Favorinos, une question qu'il est contraint de laisser partiellement en suspens, faute de données suffisantes. Au cœur des succès comme des revers de fortune essayés par Favorinos, la rivalité de ce dernier avec Polémon et le caractère capricieux et jaloux de l'empereur. Dans la seconde partie, Amato passe méthodiquement en revue les œuvres conservées ou perdues du rhéteur d'Arles, pour mieux étudier ensuite, dans la troisième partie, l'art de l'auteur d'après les rares textes conservés, à la lumière d'une connaissance approfondie des genres littéraires, des procédés stylistiques et de la langue grecque, et en regard des autres sophistes brillants de cette époque (au premier rang desquels Aelius Aristide). L'étude du rythme et de l'hiatus, les relations entre le genre et le style, complètent ainsi fort bien la cinquième partie de l'introduction générale, consacrée à la langue de Favorinos, un ensemble qui rappelle la rigueur méthodique déjà à l'œuvre dans l'édition des *Discours Siciliens* d'Aelius Aristide par Laurent Pernot. La quatrième partie qui s'intercale entre ces deux chapitres techniques est consacrée au versant philosophique de la personnalité et de l'œuvre de l'Arlésien. Les œuvres de Favorinos en la matière (c'est-à-dire liées à la philosophie au sens large de la pratique courante au second siècle de notre ère, voir p. 156-160) sont perdues (il ne reste que quelques fragments), les critiques de ses contemporains le sont, pour la plupart, également. Une exception notable : le traité *Sur la meilleure manière d'enseigner* de Galien. Loin de reculer devant la tâche ardue qui consiste à tenter de situer Favorinos dans les courants de pensée de son époque, Amato s'essaie à une analyse, au final convaincante, de la position éclectique de l'Arlésien : « ni pyrrhonien ni académicien », F. était « plutôt un érudit brillant et génial incessamment stimulé par sa curiosité intellectuelle, qui vécut et interpréta dans ses œuvres la « coutume sceptique », comme devait le faire un peu plus tard Sextus Empiricus » (p. 192). Si la comparaison finale avec Sextus peut paraître un peu rapide, l'ensemble de l'argumentation est abondamment documenté et s'appuie en particulier sur une lecture attentive de l'opuscule de Galien, par nature tendancieux et difficile à manier. On voit donc combien l'introduction générale est ambitieuse. Elle se termine sur le panorama de l'histoire du texte, sur lequel on ne peut malheureusement s'attarder dans les limites de ce compte rendu ; bien que le nouveau rapport des manuscrits défendu par l'auteur soit présenté avec prudence, il est à l'évidence l'aboutissement de recherches très poussées dans la tradition de Dion comme dans les autres sources, directes et indirectes, à la disposition de l'éditeur. Notons que la présentation systématique des manuscrits sous forme de fiches codicologiques et bibliographiques en fait un outil de référence utile. La *constitutio textus* peut difficilement se fonder sur des bases plus

solides que celles proposées par Amato ici. — *Édition*. Il existait bien une édition récente, dont le mérite était d'ailleurs reconnu, des œuvres complètes de Favorinos par Adelmo Barigazzi. Eugenio Amato justifie pourtant d'une manière convaincante sa propre édition en recensant les limites de la précédente (p. 284-285). Des matériaux nouveaux pouvaient désormais être utilisés ; la collation des manuscrits de Dion n'avait pas été faite par Barigazzi. Plus important peut-être, les principes éditoriaux d'Amato sont plus modernes et plus sains en ce qu'ils tiennent compte des derniers acquis de la recherche à propos de la Seconde Sophistique, et surtout en appliquant les conséquences systématiquement. C'est tout particulièrement le cas dans le domaine de la langue de Favorinos, que les éditions précédentes (en dépit même des convictions de leurs auteurs, parfois) avaient tendance à normaliser au noms de principes extérieurs à la tradition manuscrite. L'atticisme prétendu de nombreux sophistes a ainsi donné lieu à des éditions normatives, une tendance à laquelle Favorinos (comme Galien, pour citer un exemple qui n'est pas complètement étranger à la Seconde Sophistique) n'a pas échappé, et ce jusqu'à une période récente. Le conservatisme prudent d'Amato vis-à-vis du texte des manuscrits paraît donc de bon aloi ; on peut faire le même commentaire en matière de style, où, là encore, l'éditeur se garde bien de faire des conjectures hasardeuses sur la seule foi de tendances stylistiques générales chez Favorinos, tendances qu'il analyse d'ailleurs d'une manière fine et détaillée (p. 72-155). L'apparat critique tend à l'exhaustivité ; il est de ce fait complexe (complexité reflétée par la longueur inhabituelle du *conspectus siglorum*), et peut paraître lourd, difficile à lire au premier abord. Le choix fait par l'éditeur, pour des raisons d'espace, de substituer des abréviations aux noms des érudits et éditeurs antérieurs sous leur forme complète, aggrave cette impression. Même les changements de ponctuation par rapport à l'édition précédente sont pris en compte dans l'apparat, et l'on y trouve aussi des renvois internes aux notes qui accompagnent la traduction. Mais ce zèle en apparence excessif dispensera du moins les spécialistes de bien des interrogations sur la lettre et l'histoire du texte. — *Traduction et notes*. La traduction française a été élaborée par Yvette Julien en collaboration avec Eugenio Amato ; elle est en générale proche du texte et claire. Les notes adjointes à la traduction par Amato sont riches, limpides, affûtées. Elles complètent idéalement le commentaire fourni en introduction. Enfin, outre la bibliographie déjà mentionnée, on trouve un quadruple index (lieux, noms propres, noms de lieux, témoignages) fort appréciable. — Le lecteur pédant regrettera quelques maladroites d'expression : si la correction du français est généralement très bonne, elle n'est pas absolument uniforme. On ne saurait en faire grief à l'auteur, dont ce n'est pas la langue maternelle, ni au réviseur, étant donné l'épaisseur du volume et l'excellent niveau de l'ensemble. Quelques coquilles demeurent. Malgré ces limitations toutes relatives et de pure forme, donc, l'érudition, la précision analytique et l'esprit de synthèse d'Eugenio Amato rendent ce dernier-né de la collection Budé indispensable à toute bibliothèque d'helléniste qui se respecte. — Caroline PETIT.

M. ZIMMERMAN, *Apuleius Madaurensis Metamorphoses. Book X. Text, Introduction and Commentary* (Groningen Commentaries on Apuleius), Groningen, Egbert Forsten, 2000, 17.5 x 25.5, 487 p., rel., ISBN 90-6980-128-0.

Voici le septième et dernier volume de la série des *Groningen Commentaries on Apuleius*, qui, un peu plus de trente ans après le début du projet, met un terme au travail du groupe de l'Université de Groningen. Fruit de la collaboration de huit auteurs, il constitue pourtant, sans qu'il soit possible de distinguer la part respective de chacun, un ensemble unitaire, qui doit sa cohérence au but visé comme à la perspective adoptée. Le but est de proposer un autre commentaire du célèbre conte de Psyché, et de le faire dans une perspective qui se veut nouvelle, définie comme essentiellement philologique et littéraire. — La spécificité en est ouvertement revendiquée dès les premières pages, dans une introduction (p. 1-14) destinée non seulement à

préciser l'approche choisie mais à mettre en évidence ce qui doit en constituer l'originalité : la détermination d'une structure tripartite, tout en analysant quelques caractéristiques littéraires du texte telles que la place des ἐκφράσεις, le traitement des données spatiales et temporelles, puis les divers personnages. Suit le texte lui-même. Mais c'est évidemment au commentaire que revient la place la plus importante. Conçu comme une véritable exégèse (p. 2-3), il s'organise en chapitres, aussi nombreux que ceux du texte d'Apulée (selon la numérotation la plus courante), à l'intérieur desquels chaque phrase est reprise, suivie d'une traduction anglaise et commentée dans chacun de ses éléments. L'ensemble est complété par plusieurs index et une abondante récapitulation bibliographique. — Le texte est fortement et volontairement inspiré de celui de la seconde édition Helm (*Bibliotheca Teubneriana*, 1955), dont il s'écarte sur cinquante-cinq points, récapitulés dans une note préliminaire (p. 15-16). Le chiffre peut paraître élevé. Plusieurs des différences, cependant, sont purement orthographiques. Les autres, qui ont plus de portée, sont dans leur grande majorité fondées sur un retour au principal manuscrit F. L'adoption d'un tel principe, toujours salutaire, doit être saluée en tant que telle. Il est même permis de penser qu'il aurait pu être plus souvent appliqué : en 5, 3, 1, une conjecture de Groslot, en 5, 11, 2, une autre de Colvius ou une troisième de Robertson en 6, 18, 6 ne sont peut-être pas préférables au texte de F, qui pouvait être conservé, fût-ce, dans le second passage, au prix de la modification minimale qu'est l'ajout d'un simple *e*. Le choix, en tout cas, est ici presque toujours justifié. Mais presque toujours seulement ; car force est de reconnaître que parfois (p. ex. en 4, 30, 3 et 5, 4, 1) la leçon de F est moins immédiatement compréhensible que celle de ζ, auquel elle peut être préférée pour une raison possible plutôt que tout à fait déterminante (p. 131). — Tel qu'il est, le texte est accompagné d'une traduction qui se veut littérale et qui, de fait, se caractérise par une exactitude qu'il est bien difficile de prendre en défaut, sinon pour une omission sans grande conséquence (p. 41), une interprétation discutable de quelques termes (*pietas* p. 247 et p. 506), une relative liberté par rapport à la syntaxe latine (p. 274), une certaine rapidité (p. 247) ou au contraire une certaine longueur (p. 342). Il est surtout expliqué dans un commentaire linéaire qui s'impose par sa minutie et sa précision. Conformément aux intentions affirmées des auteurs, il est quasi exclusivement philologique et littéraire. D'où le nombre des notices récapitulantes, pour un passage, les problèmes textuels, les différentes interprétations antérieures. D'où aussi, et surtout, la multiplicité des références et des comparaisons. Les rapprochements sont faits tant à l'intérieur même du roman d'Apulée qu'avec d'autres œuvres d'autres auteurs. Les premiers ont le mérite de prouver que le conte de Psyché n'est pas isolé dans les *Métamorphoses*, dont il constitue véritablement le centre, et dans lesquelles il ne peut être dissocié des aventures du héros Lucius, dont il représente « une projection mythique » (p. 9). Les seconds ont celui de mettre en évidence la diversité des influences qui ont pu s'exercer sur l'écrivain en même temps que la façon dont celui-ci les intègre dans une synthèse tout à fait personnelle. On relève, entre autres, des allusions aux épopées homériques, à la tragédie grecque, à la poésie alexandrine, aussi bien qu'à Ennius, Catulle ou Virgile. Ces indications, quelquefois inattendues, sont souvent suggestives. Mais elles peuvent aussi n'avoir pas grande portée. Tel est également le cas de bien des remarques purement formelles, voire seulement phonétiques : constater, sans ajouter d'autre indication ni tirer aucune conclusion, une anaphore (p. ex. p. 124) ou une simple assonance (p. ex. p. 242, p. 257, p. 278, p. 415, p. 525) est-il véritablement nécessaire ? La démarche est significative du commentaire tout entier, dans lequel l'attention portée au détail occulte souvent toute vision globale d'une phrase ou d'un passage. Qu'elle en soit une cause ou une conséquence, cette absence est, de toute évidence, fortement liée à l'idée directrice de l'ouvrage. Délibérément situé à l'écart des interprétations allégoriques, auxquelles les allusions sont inexistantes, celui-ci tend à dénier au conte toute signification autre que celle d'un divertissement. Cette dimension n'est certes pas à exclure, pas plus qu'elle ne l'est dans les autres livres du roman. Mais la longueur même du conte, le nom des personnages, les allusions religieuses sont-elles ainsi entièrement justifiées ? Il est permis d'en douter pour qui garde en mémoire tant la place centrale du conte que, plus

généralement, la prédilection avouée d'Apulée pour la philosophie. — Il est vrai que jusqu'ici les exégèses philosophiques, religieuses ou autres n'ont pas manqué. Mais les auteurs ont souhaité faire œuvre nouvelle. On ne leur reprochera pas quelques coquilles ou des mots étrangement coupés par des traits d'union, un peu plus seulement une typographie qui rend parfois malaisée la lecture du texte latin ou une numérotation qui ne facilite pas toujours la recherche. Leur travail garde en effet toute sa place dans l'abondante bibliographie sur le conte de Psyché, au sein de laquelle, s'il manque peut-être d'originalité, il constitue et constituera longtemps, par son sérieux et son exhaustivité, un instrument de travail de premier ordre.

Nicole MÉTHY.

Pasquale ARFÉ, *Cusanus-Texte. III. Marginalien. 5. Apuleius. Hermes Trismegistus. Aus Codex Bruxellensis 10054-56* (Schriften der Philosophisch-historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, 32), Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2004, 15 x 21, 196 p., br., ISBN 3-8253-1596-7.

Le ms. de Bruxelles, BR 10054-56, du début du IX^e s. (datation de Reynolds), contient des œuvres d'Apulée (*Socr.*, *Plat.* et *Mund.*), l'*Asclepius* du Ps. Apulée, attribué à Hermès Trismégiste, ainsi que des corrections, où l'A., en 1999, vit la main de l'humaniste Bussi, secrétaire du cardinal Nicolas de Cues (Cusanus), dont le ms. porte également les notes marginales en cursive gothique. Cusanus acquit ce ms., d'origine mosello-rhénane, entre 1430 et 1440, et le conserva jusqu'à la fin de sa vie. L'édition présente fournit les textes antiques et les corrections qui y furent apportées, ainsi que les notes marginales de Cusanus. L'intérêt de ce dernier pour Apulée s'explique par le désir de mieux connaître le platonisme (*il neoplatonismo cristiano di Cusano*, p. 17). Les annotations, de quelques mots à quelques lignes, prennent tout leur intérêt quand elles sont replacées dans la réflexion de Cusanus, comme il est fait patiemment par l'A., qui aligne les textes parallèles. L'attention du lecteur Cusanus est attirée par les rapports entre Dieu et les dieux, par la médiation des démons et les rapprochements possibles (l'ange gardien) avec le christianisme (*Socr.*), par la connaissance du monde et de Dieu (*Plat.* et *Mund.*). Selon la tradition ms., Apulée traduit du grec l'*Asclepius*, livre hermétique qui connut un grand succès au Moyen Âge (p. 28, n. 90). Les notes marginales de Cusanus montrent, malgré le reproche augustinien de magie et d'idolâtrie, son admiration pour ce livre, pour son climat religieux élevé et sa conception, proche du christianisme, d'un Dieu radicalement transcendant tout en étant immanent (*l'unus-omnia*). — B. STENUIT.

Saint Grégoire de Nazianze. Œuvres poétiques. Tome 1. 1^{re} partie. Poèmes personnels II, 1, 1-11. Texte établi par A. TUILIER et G. BADY, traduit et annoté par J. BERNARDI (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2004, 12,5 x 19, CCXV + 214 p., br. EURO 60, ISBN 2-251-00516-1.

L'œuvre poétique de Grégoire est considérable et exigera cinq tomes de cette collection. Ce volume comprend les onze premiers poèmes à caractère personnel. J. Bernardi s'est chargé de la notice biographique et de la traduction, avec ses notes, tandis que le texte est établi par A. Tuilier (outre la tradition directe et indirecte) et par G. Bady (outre la tradition manuscrite). — Grégoire (330-390) est né et mort à Nazianze, petite ville de Cappadoce, proche de l'Arménie. Son père, riche propriétaire et païen converti, devint évêque de sa ville. Grégoire avait une sœur aînée et un frère cadet, Césaire. Grégoire apprit très tôt à lire et reçut dès ses six ans une Bible qu'il finira par connaître par cœur, dit-on. Il étudia d'abord à Césarée de Cappadoce, où il rencontra et admire l'envergure intellectuelle de Basile. En 350, il part étudier à

Alexandrie, mais déçu par le niveau des études, il passe à Athènes et y demeure huit ans pour approfondir la littérature et la rhétorique. Il y retrouve Basile et fonde avec lui un groupe d'étudiants chrétiens en vue de résister au milieu païen et à ses professeurs. En 358, son père exige qu'il rentre pour prendre sa succession : à quatre-vingt-trois ans, il se sentait en effet dépassé par les problèmes théologiques de l'époque. Mais Grégoire commence par rejoindre Basile dans une sorte de monastère pour y vivre, avec d'autres, pour Dieu seul, dans l'ascèse et la pauvreté. Son père le rappelle et le contraint à accepter le sacerdoce en 362. Son frère, Césaire, médecin à la cour impériale, reste à Constantinople durant le bref passage de Julien l'Apostat, qui ne gardait que des fonctionnaires païens. Tancé par Grégoire, Césaire quitte la cour et meurt en 368, criblé de dettes. Son père en paie une partie, tandis que Grégoire se charge de plaider contre les créanciers douteux. Lassé par ces tracés, il écrit en 371 un long poème autobiographique intitulé *Sur ses épreuves*, classé II, 1, 1.

— En 372, l'Empereur Valens, arien, divise la Cappadoce en deux provinces et veut faire signer par les évêques un credo arien. Basile, archevêque de la Province, réagit et nomme des évêques dans la partie séparée de lui. Il demande à Grégoire de se laisser ordonner évêque pour le minuscule siège de Sosimes. Grégoire accepte, mais une foule de paysans, ameutés par les opposants, l'empêche d'arriver à son « évêché ». De là un froid avec Basile, auquel il reproche de l'avoir attiré dans un traquenard. Il retourne alors à Nazianze, près de son père, pour y retrouver le calme, tout en prêchant et en écrivant. Son père meurt en 374 et Grégoire s'enfuit à sept cents kilomètres, près de Tarse, pour y vivre en paix. Il y demeure quatre ans. En 378, l'Empereur Valens est battu et tué par les Goths. De Milan, l'Empereur Gratien nomme l'espagnol Théodose pour succéder à Valens. Théodosie, cousine de Grégoire, utilise ses relations à la cour pour faire nommer Grégoire au siège de Constantinople et lutter contre les ariens, au pouvoir depuis quarante ans. Grégoire accepte, car Basile vient de mourir. Il lui faut un an pour attirer les foules autour de sa chaire. Malgré les ennuis causés par les ariens, il tient bon. Toujours en lutte contre les Goths, l'Empereur tombe malade et se fait baptiser dans la foi de Nicée, mais il vivra encore quinze ans. Alors, à Constantinople, l'opinion se retourne peu à peu et Grégoire peut enfin expliquer librement l'Écriture et la vraie foi. Mais il se laisse piéger par un escroc, Maxime, qui se dit persécuté par les ariens. Grégoire en fait son ami et accepte de l'envoyer auprès du Patriarche d'Alexandrie comme son représentant personnel. Là-bas, Maxime discrédite Grégoire et se fait nommer officiellement évêque de la capitale. Maxime revient alors avec quelques évêques et se fait ordonner secrètement, ou presque, à Constantinople. L'Empereur expulse Maxime et nomme Grégoire évêque de la ville en l'intronisant lui-même dans la cathédrale, chose irrégulière de la part d'un laïc. Devant les divisions religieuses de son Empire, Théodose décide, comme Constantin, de réunir un concile dans sa ville pour rétablir l'unité. Les évêques arrivent peu à peu en 381. Comme Grégoire n'est pas installé canoniquement, c'est un vieil évêque qui préside l'assemblée. Grégoire est alors nommé officiellement archevêque de la capitale et, après le décès rapide du président, lui succède à la tête de l'assemblée. Contre l'avis de Grégoire et des occidentaux, le concile nomme un certain Flavien évêque d'Antioche. Le concile réaffirme la divinité du Saint-Esprit et dépose trente-cinq évêques qui la niaient, mais refuse de suivre Grégoire, qui demandait de préciser que l'Esprit Saint est, comme le Fils, consubstantiel au Père. Jugeant le texte du concile trop ambigu, Grégoire refuse de le signer. Les évêques égyptiens contestent sa nomination irrégulière à Constantinople, alors qu'il était évêque de Sosimes. Dégouté par ces mesquineries, Grégoire retourne brusquement à Nazianze sans faire d'adieux. Là, il prêche, prie, écrit beaucoup. C'est alors qu'il rédige la plupart de ses poèmes et corrige pas mal de ses œuvres antérieures. Il meurt en 390. — Grégoire a beaucoup écrit, et a veillé à bien écrire, pour fournir aux chrétiens cultivés des textes capables de contrebalancer les textes classiques païens. Pour les écoles où se forment les jeunes esprits, il rédigea des sortes de manuels littéraires, avec règles et modèles tirés des textes chrétiens. L'art épistolaire étant à la mode (il a laissé deux cent quarante-trois lettres), il composa des florilèges à partir de la correspondance échangée avec Basile. Ses œuvres en prose ont assuré sa célébrité

dès sa mort et il nous reste de lui le chiffre considérable de deux mille manuscrits. Parmi eux, quarante-cinq discours, dont plusieurs furent remaniés (21 datant de Constantinople, 4 de Nazianze et certains n'ayant jamais été prononcés). Avant de mourir, il composa trois « lettres » théologiques, qui forment un vrai traité de christologie. — De son œuvre poétique, mal connue en Occident, subsistent près de vingt mille vers (sur les trente mille qu'il aurait composés). On les regroupe dans l'ordre établi par les Mauristes : un premier groupe, désigné par I, 1, rassemble les poèmes théologiques (divisés en dogmatiques et moraux) ; le groupe II réunit les poèmes narratifs qui concernent surtout la personne de Grégoire. Les épigrammes et les épitaphes forment un groupe à part. Les poèmes personnels du présent volume comptent onze pièces, dont seules la première et la onzième sont proprement autobiographiques. Grégoire s'y raconte deux fois, de manières assez différentes : le premier texte (II, 1, 1), écrit vers 371, alors qu'il se débattait depuis dix ans dans une crise morale, est une longue prière de six cent trente-quatre hexamètres, où il demande à Dieu de l'aider dans ses épreuves. Dans ce contexte, les souvenirs de ses blessures passées lui reviennent en désordre. Il se débat alors entre deux vocations : celle de l'intellectuel à vocation universitaire et celle du « philosophe » chrétien, ascète ordonné au silence, à l'étude et à la contemplation ; mais le voilà forcé par son père d'accepter la prêtrise et les tracasseries de la vie active, sans oublier les plaidoiries devant les tribunaux. Il a quarante ans et il se sent déjà vieilli, fatigué, las de vivre. Cette biographie se présente incomplète et en désordre, mêlant angoisse et confiance en Dieu. — Dix ans plus tard, il compose un vrai poème autobiographique (II, 1, 11). Cette composition doit avoir duré jusqu'en 388 ; elle comporte deux mille vers au rythme alerte. Cette fois, il raconte sa vie dans l'ordre chronologique, avec deux thèmes dominants : son apologie et son anticléricalisme. Il prend à témoins les fidèles de Constantinople et leur explique les raisons de son départ brusqué ; il ne regrette pas d'avoir rompu avec le milieu épiscopal, qui s'est montré dur et injuste avec lui. L'affaire « Maxime » lui a fait très mal et il y voit une machination des évêques égyptiens pour le chasser de son siège ; il raconte aussi les coulisses du concile et ce qui a motivé son départ sans adieux. Les neuf autres poèmes (II, 1, 2-11) ne comportent au total que cent quarante-sept vers (de 3 à 36 vers pour chacun). Ils se rapportent presque tous à son séjour à Constantinople, sauf quinze distiques sur le Saint-Esprit. Grégoire explique ici que sa démission fut causée principalement par un texte jugé insuffisant sur la divinité de l'Esprit Saint, et par son tourment devant l'incompétence théologique des évêques. — Les nombreux témoins de ces poèmes sont dispersés en Europe et au Moyen-Orient, sans que tous aient pu être encore repérés. Les versions syriaques sont antérieures à nos mss grecs ; leurs gloses, scholies, paraphrases sont intéressantes pour nous. D'après l'encyclopédie de la *Souda*, Grégoire aurait composé trente mille vers ; il nous reste un peu plus de vingt mille (17.200 pour les poèmes de la présente édition, 1000 pour les épigrammes et 2600 pour la *Passion du Christ*). En tout, nous trouvons trois cent pièces à la métrique variée, classées en vingt groupes, probablement par Grégoire lui-même et par son secrétaire. On copia ses œuvres dès le V^e s. et, vers 500, ses archives méritèrent de rejoindre la bibliothèque de Constantinople. L'archétype de toutes les pièces a été reconstitué et doit provenir de là ; il a donné naissance à deux versions d'où sont issus nos mss du IX^e s. Les mss retenus pour notre texte sont tous antérieurs au XIII^e s., sauf quelques rares textes secondaires postérieurs. On utilise vingt-huit mss des poèmes, mais aucun ne les reproduit tous. La tradition indirecte offre des témoignages importants : les florilèges patristiques, dès le VIII^e s., et des commentaires, dès le IX^e s. Les poèmes sont présentés dans l'ordre des Mauristes et de Migne ; leur texte est complété par celui de Messy et Sicherl, et surtout par celui de Moreschini (1997), et par l'utilisation occasionnelle de quelques témoins situés entre les XII^e et XVI^e siècles, qui ont permis de corriger nombre d'erreurs. Les difficultés du texte ont conduit à adopter un système complexe pour le classement des mss et l'apparat critique, mais l'édition comporte un inventaire des traditions manuscrites directe et indirecte retenues, avec leur stemma global. — B. CLAROT, s.j.

HISTOIRE

Thorsten FÖGEN (éd.), *Antike Fachtexte. Ancient Technical Texts*, Berlin, de Gruyter, 2005, 16 x 23.5, VIII + 378 p., rel., ISBN 3-11-018122-3.

Questo libro scaturisce da un colloquio di studio svoltosi presso la Humboldt-Universität di Berlino dal 4 al 7 marzo del 2004 ed è dedicato a un argomento, quello della letteratura tecnica antica, che ha incontrato negli ultimi anni un forte ritorno di interesse (mi limito a ricordare il volumetto di M. FORMISANO, *Tecnica e scrittura : Le letterture tecnico-scientifiche nello spazio letterario tardolatino*, Roma, 2001 e quello curato da M. HORSTER e Chr. REITZ, *Antike Fachschriftsteller. Literarischer Diskurs und sozialer Kontext*, Stuttgart, 2003). Il libro si articola in quattro sezioni che riguardano : 1. la letteratura medica (è la sezione più ricca di contributi specifici) ; 2. la letteratura grammaticale ; 3. la letteratura esegetica. La quarta sezione ha un carattere miscelaneo. I temi del volume sono illustrati da un'introduzione del curatore, che sottolinea la dimensione socioculturale della comunicazione scientifica nel mondo antico e pone il problema della codificazione linguistica di tale comunicazione (sulle interferenze tra discorso letterario e discorso tecnico-scientifico la ricerca era stata avviata da M. FUHRMANN nel suo *Das systematische Lehrbuch* che risale al 1960 : cfr. ora anche M. FORMISANO, « Il testo come rimedio : le ragioni della letteratura », in *Medicina e società nel mondo antico*, a cura di A. MARCONE, Firenze, 2006, p. 220-232). Particolarmente utile è l'ampia *Auswahlbibliographie*, suddivisa per temi, che chiude l'introduzione. Il libro è arricchito da un'ampia riflessione sul valore della comunicazione tecnica tra Antichità e mondo moderno di H. Kalverkämper. La fruibilità del libro è valorizzata da due distinti indici per i luoghi e le cose notevoli. La qualità di alcuni contributi compensa una certa disarmonia nelle scelte tematiche. La letteratura medica latina, per esempio, non è trattata (ricordo solo, per il rilievo che vi hanno questioni di metodo, il *Medical Latin in the Roman Empire* di D. LAGSLOW, Oxford, 2000), a fronte di sei saggi (di cui quattro su Galeno tra cui merita di segnalare quello di M. Asper, « Un personaggio in cerca di lettore : Galena *Großer Puls* und die "Erfindung" des Lesers », l'unico non presentato al seminario) che affrontano quella greca. Alla letteratura agronomica è dedicato un solo contributo, dello di S. Diderich, che tratta in sintesi degli aspetti più propriamente letterari dei trattati latini di agronomia (« Das römische Agrarhandbuch als Medium der Selbstdarstellung »). – A. MARCONE.

Agnès ROUVERET, Sandrine DUBEL, Valérie NAAS (éd.), *Couleurs et matières dans l'Antiquité. Textes, techniques et pratiques* (Études de littérature ancienne, 17), Paris, Rue d'Ulm, 2006, 16 x 24, 299 p., br. EUR 19, ISBN 2-7288-0362-5.

Frutti d'un séminaire « peinture antique : textes et contextes » et d'un colloquio « Couleurs et matières : littératures d'art, textes philosophiques et techniques d'époque hellénistique et romaine », voici douze études sur le difficile sujet de l'identification des couleurs chez les Anciens et de l'interprétation de leur valeur esthétique et symbolique. Elles sont regroupées en trois rubriques. La première, intitulée « Les couleurs de la peinture », en réunit quatre, qui obligent à réévaluer la complexité de la pratique par rapport aux témoignages textuels (A. Rouveret, « Les yeux pourpres : l'expérience de la couleur dans la peinture classique entre réalités et fictions » ; Ch. Brécoulaki, « Considérations sur les peintres tétrachromatistes et les *colores austeri* et *floridi* : l'économie des moyens picturaux contre l'emploi de matériaux onéreux dans la peinture ancienne » ; L. Villard, « L'essor du chromatisme au IV^e siècle : quelques témoignages contemporains » ; R. Crescenzo, « La traduction du

vocabulaire de la couleur à la Renaissance : l'exemple des *Images* de Philostrate traduits par Blaise de Vigenère ». Les cinq suivantes (S. Descamps-Lequime, « La polychromie des bronzes grecs et romains » ; M. Muller-Dufeu, « Les couleurs du bronze dans les statues grecques d'après les descriptions antiques » ; V. Maugan-Chemin, « Les couleurs du marbre chez Pline l'Ancien, Martial et Stace » ; É. Prioux, « *Materiae non cedit opus* : matières et sujets dans les épigrammes descriptives [III^e siècle av. J.-C. - 50 apr. J.-C.] » ; S. Dubel, « Quand la matière est couleur : du bouclier d'Achille aux "tableaux de bronze" de Taxila ») constituent la deuxième partie de l'ouvrage, sous le titre « Le jeu des couleurs sur les matières ». Elles soulignent l'importance accordée dans l'Antiquité aux jeux chromatiques de la matière, utilisés pour célébrer soit la virtuosité de l'artiste, soit la grandeur de la politique impériale. Une troisième partie, « Réflexions sur le sens des couleurs chez les auteurs latins », comprend trois dernières études (C. Lévy, « La notion de *color* dans la rhétorique latine : Cicéron, Sénèque le Rhéteur, Quintilien » ; V. Naas, « *Omnia ergo meliora fuere, cum minor copia* [Pline l'Ancien, *NH*, XXXV, 50] : matières et couleurs au service d'un discours moral dans la minéralogie de Pline l'Ancien » ; J. Trinquier, « *Quid de pratorum uiriditate ... plura dicam ?* [Cicéron, *De senectute*, 57] : les couleurs du paysage dans la littérature latine, de Lucrèce à l'époque flavienne », qui analysent la finalité des références à la couleur chez Cicéron, Sénèque le Rhéteur, Quintilien, Pline l'Ancien, Lucrèce, Virgile, Catulle, Horace... Dix clichés en couleurs illustrent les propos, et deux index (Œuvres et passages cités ; Noms propres et notions) achèvent de transformer en livre les actes du colloque. L'ensemble est riche et très informatif. Il est seulement dommage que l'introduction fasse double emploi avec les résumés ajoutés à la fin. – J. BOULOGNE.

J. M. BERTRAND (éd.), *La violence dans les mondes grec et romain*. Actes du colloque international (Paris, 2-4 mai 2002) réunis par J. M. B. (Histoire ancienne et médiévale, 80), Paris, Publications de la Sorbonne, 2005, 16 x 24, 467 p., br. EUR 28, ISBN 2-85944-530-7.

Il est impossible, en quelques lignes, de rendre compte de ce gros volume sans commettre d'injustice, tant il est foisonnant. En introduction, N. Richer rappelle que de multiples formes de violence ont régné en Grèce et à Rome, que les Anciens y ont beaucoup réfléchi et en ont peu à peu atténué les effets par la législation. Les vingt-deux contributions qui suivent portent en grande majorité sur le monde grec et sont partagées en quatre sections. La première (« Représentations ») occupe à elle seule la moitié du livre et aurait pu être plus longue encore, car de nombreuses contributions abordent le sujet de ce point de vue à partir de la mythologie, de la littérature et de l'iconographie. Il me semble par ailleurs que plusieurs textes ne sont pas tout à fait à leur place, mais je reconnais que l'organisation du volume était malaisée. Voici de brefs résumés de chacun des articles, que je regroupe parfois selon les affinités que je vois entre eux, mais sans bouleverser l'architecture d'ensemble. Six textes de la première section portent avant tout sur des représentations archéologiques et iconographiques. M.-Chr. Villanueva relève que, dans la céramique attique de la fin de la période archaïque et du V^e siècle, on trouve des scènes assez crues de la possession des ménades, en particulier dans la représentation du *διασπαργμός*, signe de la menace de la sauvagerie féminine. A. Jacquemin observe au contraire que les trophées, les dédicaces d'armes et les monuments célébrant les victoires, dans le monde grec, montraient une certaine retenue dans la représentation de la violence. D'après E. J. Stafford, la littérature et l'iconographie montrent que la déesse Némésis était souvent associée à la violence, notamment à Rhamnonte, et qu'aux périodes hellénistique et romaine elle punissait avec brutalité l'arrogance et l'excès. En revanche, les scènes violentes sont rares dans la céramique italote, mais H. Cassimatis en trouve dans les représentations d'épisodes légendaires ou mythologiques et surtout dans les scènes théâtrales. Les reliefs romains provenant d'Italie, étudiés par V. Huet, présentent souvent des sacrifices, mais sans insister sur la mise à mort proprement

dite. L'art des tombes étrusques de la fin de la période hellénistique illustre souvent la lutte contre des barbares, notamment les Celtes, pour affirmer l'appartenance de la région à la civilisation romaine, d'après F. Pirson. Quant aux contributions de N. Fisher et d'A. Maffi, elles auraient pu, à mon sens, trouver place dans la troisième section : la première montre comment la stratégie rhétorique d'Eschine, dans le *Contre Timarchos*, était centrée sur le reproche d'ὄβρις ; la seconde étudie les lois destinées à prévenir et à réprimer les στάσεις, signes de la fragilité des démocraties grecques, et analyse en particulier la loi d'Ilion (*I. Ilion*, 25). Enfin, A.-E. Veisse montre l'ambiguïté du discours des prêtres sur les révoltes et les violences en Égypte hellénistique : alors que certains textes prophétiques y étaient parfois favorables, les décrets des synodes les condamnaient sévèrement, parce que le monde sacerdotal en a lui-même été victime et se trouvait étroitement lié au pouvoir. Dans la deuxième section (« Normes »), P. Brulé analyse d'une part le discours sur l'ἀνδρεία, qualité typiquement virile magnifiée par la cité grecque, et son contretypage, la lâcheté des efféminés, d'autre part le récit de Thucydide selon lequel l'évolution historique a été marquée par un heureux adoucissement des mœurs, donc par une féminisation progressive, signe de débats idéologiques comme le montre l'opinion contraire d'Aristophane. A. Powell constate qu'à Sparte, cité par excellence de l'ἀνδρεία, les femmes n'étaient jamais mêlées aux combats, contrairement à ce qui se faisait ailleurs, car les hommes voulaient éviter d'avouer ainsi à l'ennemi leur faiblesse ou leur détresse. Deux articles sont consacrés à des sujets parallèles : Cl. Leduc étudie les rituels athéniens du VI^e au IV^e siècle montrant des pères sacrifiant leur fille, sur laquelle ils avaient autorité comme sur une bête de leur troupeau, et J.-B. Bonnard analyse les mythes illustrant diverses formes de meurtre, considéré comme tel dans ce cas, de fils par leur père dans le contexte de luttes pour le pouvoir politique, alors que la réalité historique montre au contraire des pères pratiquant l'exposition des filles. Enfin, A. Paradiso nous transporte dans la Byzance du VII^e et du VIII^e siècle, où se pratiquaient différentes mutilations pénales, inconnues auparavant en Grèce et à Rome, dont l'ablation du nez, courante dans les luttes politiques. En fait, ce texte aurait pu se trouver lui aussi dans la troisième section (« Violence et justice »), qui contient d'abord un article d'E. Cantarella, pour qui la scène du bouclier d'Achille, dans l'*Illiade*, signifie que la juridiction n'est pas née de l'arbitrage, mais de la volonté de soumettre la violence privée au contrôle public. V. Sébillotte Couchet s'intéresse elle aussi à l'*Illiade*, plus exactement au rôle du discours patriotique et de la « persuasion sans merci » dans la mort héroïque. P. Ellinger analyse le rôle de Zeus dans les rituels de purification, en montrant que le pouvoir de répression et de châtiement du dieu était tempéré par une volonté d'apaisement et de clémence. M. Gagarin constate que, dans les plaidoyers attiques de la période classique, la violence était généralement réprouvée ou atténuée, ce qui traduit l'évolution des sentiments des Athéniens à l'égard de la violence. Reprenant les études sur le sujet depuis G. Glotz, E. Scheid rappelle qu'en Grèce la vengeance a été progressivement soumise à des règles, mais que son esprit a persisté dans la justice, car la relation verticale entre l'accusé et la cité n'a pas effacé la relation horizontale entre l'agresseur et la victime. Dans la quatrième section (« Guerre et violence »), S. Ager met en relief le rôle des dieux dans la résolution des conflits entre États du monde grec (oracles, serments, rôles d'Olympie et de Delphes), mais rappelle aussi que les dieux pouvaient cautionner la guerre. Pour J.-Chr. Couvenhes, les armées grecques fonctionnaient en partie selon des modèles transposés de la politique (contestations, émulation par l'ἄρετή, assemblées, tribunaux), mais elles ne souffraient pas d'indiscipline, car les sanctions corporelles et même les condamnations à mort en cas de trahison y étaient fréquentes. A. Chaniotis pose enfin un problème de droit : pour les Grecs, la victoire et la conquête étaient certes des moyens légitimes d'appropriation de territoires, mais, en cas de contestation, on cherchait à remonter au moment originel de la prise de possession, qui fondait véritablement le droit à la propriété. On voit que le thème de la violence peut être traité selon de multiples approches. On peut certes déplorer la disparité de l'ensemble et la faiblesse de son organisation. Mais c'est là que se trouve

aussi la richesse du livre, dont plusieurs articles sont passionnants. Des publics divers y trouveront donc leur intérêt. — L. MIGEOTTE.

Anne DUNCAN, *Performance and Identity in the Classical World*, Cambridge, University Press, 2006, 16 x 23.5, VIII + 242 p., rel. £ 45 / US \$ 75, ISBN 0-521-85282-X.

Les acteurs de l'Antiquité grecque et romaine ont beaucoup à dire de leurs sociétés. Au théâtre, la collectivité s'observe en même temps qu'elle se définit ; sur scène, l'identité flottante de certains membres de cette collectivité est mise en question. Enseignante au département de langues et littératures de l'Université d'Arizona, Anne Duncan cherche, dans une étude purement littéraire, à montrer comment les inquiétudes sociales du monde antique transparaissent dans les représentations théâtrales. — Les sources utilisées sont variées. Les textes dramatiques sont bien sûr ceux qui sont les plus profondément décortiqués : ils sont cités en langue originale puis traduits, et sont souvent étudiés à fond, à travers plusieurs extraits. Des textes poétiques, biographiques, rhétoriques, philosophiques sont aussi mentionnés. — L'histoire qu'écrit Anne Duncan est une histoire sous influence. Influence foucauldienne au premier chef, par le désir d'écrire une histoire du corps (cf. p. 7) — ici, corps de l'acteur — doublée d'une histoire des discours (p. 126). Dans ce livre, la *gender history* laisse de même son empreinte. Ce travail n'est donc pas neuf dans son inspiration générale, sa structure, ses mobiles, mais il est neuf dans son objet d'étude. En effet, l'histoire du théâtre ancien a, en premier lieu, souffert de l'intérêt dominant accordé au V^e siècle grec pris comme un âge d'or et, en second lieu, du discrédit complet qui a longtemps pesé sur les sources tardives, nombreuses à livrer des anecdotes sur le théâtre. Partant de cet état des lieux, l'enquête qui est menée par l'A. apparaît comme triplement intéressante : elle sort des ornières historiographiques qui ont limité la connaissance du théâtre de l'Antiquité, elle donne un coup de projecteur sur des figures laissées jusqu'à présent au second plan (le tragédien athénien Agathon, Q. Roscius et la corporation des acteurs en général), et elle ne veut pas séparer l'histoire du théâtre grec de celle du théâtre romain qui lui doit tant. — Ce qui se déroule sur une scène est toujours interprété au second degré. Le mot « anxiété » est sans cesse répété, pour signifier l'importance des questions identitaires qui sous-tendent les spectacles d'alors. Mais faut-il, avec Anne Duncan, prêter aux spectateurs antiques un sens tel de la réflexivité ? Sont-ils déjà des amateurs d'une distanciation pré-brechtienne ? Par moments, le rôle du théâtre est décrit dans des analyses d'un excessif raffinement, qui sont mises à côté d'assertions trop attendues sur la politique comme théâtre (p. 88). Dans cette recherche, la fonction banale de divertissement qu'assume aussi le théâtre est occultée. — Anne Duncan veut prouver combien les Anciens se méfient des acteurs en les dénigrant, et comment ces derniers, jugés inquiétants, renvoient mieux que personne l'écho des angoisses que génèrent la mobilité sociale, la partition homme/femme, la marginalité. Tirés de textes littéraires, les arguments de l'historienne manquent peut-être — parfois — de matérialité et laissent des questions en suspens : y a-t-il eu des acteurs qui, conscients du manque de valeur de leur profession, se sont repentis pour faire le choix d'une autre activité ? Est-ce que certains ont justifié leur mauvaise réputation par de vrais méfaits, des actes répréhensibles ? Des acteurs ont-ils été gratuitement battus, tués, pris comme boucs émissaires en temps de crise ? — Mais l'A. n'a pas l'ambition de l'exhaustivité. Elle veut surtout proposer un portrait singulier des acteurs antiques. Ambigu, attirant les suspensions, l'acteur acquiert pourtant au fil du temps une place sociale de plus en plus visible, selon Anne Duncan. Même associé dans les mentalités aux prostituées, même « infâme » selon la loi romaine, même défini en négatif (par exemple dans Quintilien comme ce que ne doit pas être l'orateur), l'acteur est celui qui fait le premier la démonstration d'un certain contrôle de soi et celui qui parvient à se rapprocher petit à petit des cercles du pouvoir : des acteurs se joignent aux ambassades grecques, d'autres deviennent les amants d'hommes d'État romains. Et, à la fin d'un processus

historique, l'acteur peut être imité par les empereurs eux-mêmes, notamment par Néron ou Commode. — Ce livre permet de plus de découvrir les visages « modernes » du théâtre antique. En Grèce ancienne et à Rome, le théâtre est un lieu d'expérimentations. Déjà, des performances totales sont offertes, à l'image de cette pièce où le personnage central, dans la peau d'Hercule devenu fou, lance sur le public de véritables flèches empoisonnées. Dans un même ordre d'idée, Macrobe raconte comment l'acteur Pylade, interpellé par le public pendant une représentation, justifie depuis la scène ses propres choix de jeu. — Dans cet ouvrage, l'A. dévoile plus qu'un jeu de miroirs entre vie et théâtre, elle fait tout bonnement entrer le lecteur dans un palais des glaces où les reflets ne se comptent plus, où tout n'est que mise en abîme. Les récits de la vie d'Agathon, de la mort de Démosthène, de l'ascension sociale de Q. Roscius donnent ainsi le vertige. Au final, Anne Duncan fait se dérouler plusieurs siècles d'histoire du théâtre et réussit à révéler le statut ambivalent de l'acteur, du spectateur, du théâtre en entier dans l'Antiquité. — Sarah REY.

R. OSBORNE, *Greek History (Classical Foundations)*, London - New York, Routledge, 2004, 13 x 20, X + 175 p., br. £ 10.99, ISBN 0-415-31718-5.

Est-il possible de parcourir l'histoire grecque en cent soixante-quinze pages ? Voilà un objectif bien difficile à atteindre et l'A. ne le prétend pas non plus (Introduction, p. 1) : *This book does not claim to tell anyone everything about (ancient) Greek history, but it does claim, to echo the title of the series in which it is published, to lay the foundations of the subject.* En délaissant l'histoire événementielle depuis l'âge du bronze jusqu'à l'époque romaine, ce petit livre de huit chapitres, destiné aux étudiants de premier cycle, vise essentiellement ce qu'on pourrait qualifier l'« histoire grecque par l'exemple ». Dans le premier chapitre *Why Greece needs history*, l'A. examine la différence entre les Grecs et nous par le biais de deux thématiques : l'athlétisme et la pédérastie. Le deuxième chapitre *Inventing the Greek polis* est consacré au cas de Pithécousses qui permet non seulement d'illustrer la problématique de la colonisation, l'époque archaïque ou encore le thème du commerce mais qui permet aussi d'expliquer aux étudiants l'utilisation des données archéologiques dans une perspective historique, notamment par l'exemple des pratiques de l'inhumation et de la crémation et de leur signification sur le statut des défunts. Ce *case-study* donne ensuite lieu à une discussion développée dans le chapitre trois *How many Greeks were there and how did any of them survive ?* dédié aux dernières études de démographie, une méthode qualifiée de *best guess* (p. 42) en l'absence de statistiques antiques fiables. Dans le chapitre quatre *Law, tyranny and the invention of politics*, R. Osborne remet en question un certain nombre d'« acquis » tel que l'idée d'un développement progressif menant de la royauté vers l'aristocratie, la tyrannie et finalement la démocratie. Il met également en doute le rôle joué par la phalange hoplitique en se fondant essentiellement sur les études de H. van Wees (p. 64-65) dont les conclusions ne sont pourtant pas inattaquables (à ce sujet, voir A. SCHWARTZ, « The Early Hoplite Phalanx : Close Order or Disarray ? » *C&M* 53 [2002], p. 31-63). Le chapitre cinq *Making enemies* attire l'attention du lecteur sur la nécessité de relativiser les textes des auteurs classiques relatifs aux modes de guerre à l'époque archaïque. L'A. y explique comment la mise en contexte de ces récits permet souvent de déceler une intention idéologique. Le chapitre six *The city of freedom and oppression* fait le point sur la démocratie athénienne, qui excluait les femmes et opprimait les esclaves pour qu'une minorité d'hommes puissent être libres et égaux. Afin d'éviter de tomber dans l'athénocentrisme, le chapitre sept *The unity and diversity of the Greek city* envisage à la fois « le mirage spartiate », les relations intercommunautaires entre πόλεις grecques, ainsi que les pratiques religieuses. Finalement, dans le chapitre huit, *Was Alexander the end of Greek history ?*, l'A. nous présente pour la première fois un exposé synchronique allant de la fin de la guerre du Péloponnèse (en 403) aux Diadoques. — Le livre ne comprend aucune note complémentaire mais un appendice

intitulé *Further reading*, dans lequel l'A. propose une série de titres destinés à approfondir chacun des thèmes discutés. Enfin, une bibliographie sélective clôt l'ouvrage. — A cheval entre le traditionnel livre d'histoire grecque et le manuel centré sur les sources et méthodes, ce petit volume constitue un complément très utile pour tout helléniste débutant. — B. PAARMANN.

G. E. M. DE STE. CROIX, *Athenian Democratic Origins and Other Essays*. Edited by D. HARVEY and R. PARKER, Oxford, University Press, 2004, 14.5 x 22.5, VII + 464 p., rel. £ 80, ISBN 0-19-925517-2.

Comme il arrive souvent chez les spécialistes en sciences humaines, le hasard des conférences, des séminaires, des colloques ou des projets de livres conduit à rédiger des études qui ne seront jamais publiées. Dans le *Nachlass* de Geoffrey De Ste. Croix (1910 - 2000), confié à David Harvey et Robert Parker, figuraient plusieurs écrits de ce type. Le présent livre est constitué de onze chapitres, dont six (1-2, 4-5, 7, 8) étaient destinés à entrer dans un même ouvrage ayant pour thème l'histoire de la πολιτεία démocratique athénienne, depuis Solon, et ses antécédents, jusqu'à la seconde moitié du IV^e siècle avant notre ère. Le fil conducteur du livre – dont la mise au point a été différée par l'écriture des deux principaux ouvrages de l'auteur : *The Origins of the Peloponnesian War* (1972) et *The Class Struggle in the Ancient Greek World* (1981) – est constitué par les problèmes que pose la source principale : l'Ἀθηναίων πολιτεία due à Aristote ou attribuée à Aristote. Les chapitres 1 et 2 abordent de nombreux problèmes, très disputés, relatifs à la constitution de Solon : les critères distinctifs des quatre « classes » (τέλη) censitaires, l'introduction du vote majoritaire, le conseil des Quatre cents, le tirage au sort... Les chapitres 4 et 5 touchent aux réformes clisthéniennes dans leur ensemble, ainsi qu'à des points plus particuliers : l'ostracisme, les fonctions des archontes et des stratèges. Le chapitre 7 est une mise au point très détaillée et très argumentée sur le texte même de l'Ἀθηναίων πολιτεία, autour de trois problèmes : l'attribution, à propos de laquelle De Ste. Croix opte pour Aristote (tout comme P. J. Rhodes dans son *Commentary* de 1981) ; la date, qui serait comprise entre 328 et 322 ; les sources, où une place importante est réservée à Androton. Le noyau que constituent ces cinq chapitres est augmenté par deux études parvenues seulement à l'état d'ébauches. Le chapitre 3 – « Solon, the *Horoi* and the *Hektemoroi* » – est formé de deux longues lettres adressées à Anthony Andrewes en 1962 et en 1968. Le contenu du chapitre 6 est un dossier très fourni et très méthodique sur l'ensemble des lois athéniennes touchant à la citoyenneté, aux V^e et IV^e siècles – plus un exposé des sources qu'une analyse aboutie. Les trois derniers chapitres se relient moins directement à la thématique athénienne, mais reprennent avec beaucoup d'ardeur démonstrative un leitmotiv de la pensée de l'historien : tout ce qui préside à l'action des Grecs est de nature principalement politique, et non d'ordre économique ou commercial. Cela vaut pour la détermination des classes soloniennes ; la grande nouveauté de Solon est d'avoir fait de la propriété, et non du sang, le fondement des droits politiques, de sorte qu'au VI^e siècle une *ruling class* de notables absorbe peu à peu l'aristocratie, sans la faire disparaître. Il en va de même pour le rôle du commerce dans la première colonisation grecque, qu'il faut minorer (chapitre 9), ou sur le fait que la classe dominante à Égine aurait été une aristocratie mercantile. — Au fil de ces chapitres, les institutions de la cité athénienne apparaissent comme relevant d'intentions politiques ; leur efficacité et leur cohérence sont le fondement de leur développement rationnel. De la sorte, ce livre exprime parfaitement un grand courant de la recherche des années 1960, qui redécouvre une Grèce politique et démocratique. En ce sens – et seulement en ce sens – il peut être lu en parallèle avec le *Clisthène l'Athénien* (1964) de Pierre Lévêque et Pierre Vidal-Naquet, ou avec *Les origines de la pensée grecque* de Jean-Pierre Vernant (1962), notamment le chapitre IV : « L'univers spirituel de la *Polis* ». — Chaque chapitre est suivi d'un *Afterword*, dont l'objet n'est pas vraiment de discuter ou de mettre en perspective – on le regrettera – les thèses de De Ste. Croix, mais de dresser la liste

des thèses apparues, depuis, sur les mêmes problèmes. Il est dommage par ailleurs que la dimension historiographique ne soit jamais prise en compte, alors que tout s'y prête : la distance entre le moment d'écriture et la date de publication, la nature de certains documents (lettres, dossiers de notes), la personnalité et l'engagement de l'historien, « le plus démocratique des marxistes », selon les deux éditeurs, enfin l'histoire même des *Classics* dont il fut un acteur majeur. Une bibliographie, trop brève et trop exclusivement anglo-saxonne, clôt ces épilogues de longueur et d'intérêt inégaux. Le livre est lui-même pourvu d'une liste bibliographique à la date des années soixante, sauf pour les recueils de sources, qui ont été actualisés. L'utile index des noms aurait dû être complété d'un indispensable *index locorum*. – P. PAYEN.

Lia Raffaella CRESCI, Francesca GAZZANO, Domenica Paola ORSI, *La retorica della diplomazia nella Grecia antica e a Bisanzio* (Rapporti interstatali nell'antichità. Collana diretta da Luigi Piccirilli, 2), Roma, 'L'Erma' di Bretschneider, 2002, 166 p., ISBN 88-8265-205-X.

Secondo della collana *Rapporti interstatali nell'antichità* diretta da Luigi Piccirilli, il volume *La retorica della diplomazia nella Grecia antica e a Bisanzio* contiene gli studi di Francesca Gazzano (Università di Genova), « La diplomazia nelle "Storie" di Erodoto. Figure, temi, problemi » (p. 8-67), Domenica Paola Orsi (Università di Bari), « Trattative internazionali nelle "Elleniche" senofontee. Aspetti del lessico : i verbi della comunicazione » (p. 69-109), Lia Raffaella Cresci (Università di Genova), « Diplomazia tra retorica e ideologia nella monografia storica del XII secolo » (p. 111-166), che continuano il percorso tematico intrapreso dal volume di Luigi Piccirilli, *L'invenzione della diplomazia nella Grecia antica. Rapporti interstatali nell'antichità*, 1, Roma, 2002. — Francesca Gazzano prende in considerazione l'opera di Erodoto per enuclearne le ragioni dell'invio di delegazioni, le argomentazioni utilizzate dagli ambasciatori, la terminologia impiegata. Prospettando il complesso problema dell'attendibilità e della valutazione dell'opera dello storico di Alicarnasso ancora oggetto di dibattito nella moderna storiografia, la studiosa pone a presupposto della sua ricerca la convinzione che « il pur *fabulosus* Erodoto non avesse né del tutto inventato, né esclusivamente 'greccizzato' le relazioni diplomatiche tra Greci e stranieri o fra i vari popoli non greci » (p. 13). A questo problema di fondo ne affianca un altro : l'attendibilità del contenuto dei λόγοι pronunciati dagli emissari e riportati nell'opera erodotea, λόγοι « necessariamente rielaborati dalla fonte letteraria che li ha tramandati » ma non per questo privi di credibilità. Partendo da questa premessa, la Gazzano affronta i temi impiegati nelle loro missioni diplomatiche dagli ambasciatori indicati da Erodoto come κήρυκες, πρέσβεις, ἄγγελοι. La studiosa pone in evidenza nell'opera erodotea richieste e temi di cui in genere i diplomatici si facevano latori : dagli aiuti militari, alla rivendicazione di libertà ; dalla giustizia – speculare all'ingiustizia del Persiano – alla facilità dell'impresa militare in procinto di essere varata ; dalla συγγένεια/οἰκειότης, al συμφέρον. Ad essi si aggiunge – elemento che figura in Erodoto, non in Tuciddide – il richiamo ad un oracolo – in genere quello di Delfi – deputato a dare autorevolezza e credibilità a gesti e/o parole del messo. Su consiglio dell'oracolo delfico, ad esempio, Creso nel 548 a.C. chiede tra i Greci l'alleanza degli Spartani (Hdt., I, 69, 2) ; chiamando in causa le parole dell'oracolo e la συγγένεια tra le due comunità gli ambasciatori di Tebe invitano gli Egineti a soccorrerli (Hdt., V, 79, 2 - 80, 2) ; su consiglio degli oracoli Mardonio invia Alessandro I di Macedonia ad Atene (Hdt., VIII, 136, 3). Laddove le argomentazioni più forti non abbiano effetto si ricorre alla supplica pur di ottenere quanto richiesto. Lo fa Aristagora allorché, essendo caduta nel vuoto la sua prima richiesta di aiuto, si ripresenta a Cleomene in veste di ἰκέτης (Hdt., V, 51, 1). — Accanto a forme di comunicazione verbali la studiosa recupera in Erodoto tutto un linguaggio diplomatico fatto di gesti nel quale ricadono, come segni di sottomissione, la richiesta di terra e acqua e la προσκύνησις. — La missione diplomatica non disdegna il ricorso all'inganno. In questo senso la Gazzano sottolinea

come in numerosi trattati tale aspetto sia chiaro nella formula ἄνευ τε δόλου καὶ ἀπάτης. Un inganno inoculato in vario modo : attraverso messaggi segreti inviati nelle forme più bizzarre (basti pensare ad Istieo che fece tatuare sulla testa rasata di un suo servo inviato presso Aristagora un messaggio celandolo con la ricrescita dei capelli : Hdt., V, 35 - 36, 1), λόγοι carichi di falsa benevolenza come quello di Alessandro I di Macedonia ai messi persiani trucidati di lì a poco dai suoi uomini travestiti da donna (Hdt., V, 20, 4). Il tutto in un ambito, la diplomazia, che Erodoto - conclude la Gazzano - prende in considerazione ed esplora non tanto per divertire l'uditorio, quanto per descrivere un mondo nel quale in molte occasioni la macchinazione subentrava alla lealtà. — Domenica Paola Orsi centra la sua ricerca sul lessico legato alla diplomazia presente nell'opera di Senofonte. Mette in evidenza perciò le forme verbali il cui significato ricade nella sfera della comunicazione : da ἀγορεύω e προηγούμενω nel significato di parlare di fronte all'assemblea ; a διδάσκω, δηλώω, φράζω, ἐνδείκνυμι, ἐπιδείκνυμι nel senso di spiegare, far conoscere, mostrare, dimostrare ; da ἀγγέλλω (e composti) nel significato di annunciare e rendere noto, ad ἄξιόω, αἰτέω, ἀπαιτέω, δέομαι, ἰκετεύω con riferimento alla richiesta pur con significative differenze di significato. — La Orsi evidenzia in Senofonte anche i verbi legati alla sfera della proposta, dell'approvazione, dell'opposizione come συμβουλεύω nel significato di consigliare, ad ἐπαινέω (e composti) per indicare l'approvazione. Si sofferma ancora su quelli che presentano riferimenti all'ingiunzione (da κελεύω a προαγορεύω), alla sfera semantica di accusa e difesa (κατηγορέω e ἀπολογέομαι), a benefici acquisiti o elargiti in passato (μυμήσκω e composti) all'azione del persuadere (πειθω e composti), un compito, questo, strettamente legato alla figura dell'ambasciatore. — Con lo studio di Lia Raffaella Cresci il tema della diplomazia si sposta in età bizantina, in relazione alla quale la studiosa riprende il problema dell'autenticità dei πρεσβευτικοὶ λόγοι. Ponendo ai margini la tesi che li considera mere esercitazioni retoriche e li priva perciò di ogni attendibilità, la Cresci centra la sua ricerca non tanto sulla natura del λόγος quanto sullo spazio che alcuni storiografi di età bizantina hanno dedicato nelle loro opere al πρεσβευτικός λόγος, sulla disposizione in esso delle diverse argomentazioni, sul personale intervento dello scrittore all'interno della descrizione di un percorso diplomatico. Tra le opere storiografiche di età bizantina la Cresci prende in considerazione quelle di Anna Comnena, Giovanni Cinnamo, Niceta Coniata, autori nei quali evidenzia un'attenzione particolare alla sfera diplomatica, ma anche una diversa articolazione del πρεσβευτικός λόγος. Anna Comnena lo presenta sia nella forma indiretta che in quella diretta : con quella indiretta riproduce il dibattito scandito da proposta e offerta ; con quella diretta, invece, dà maggiore enfasi alle tematiche sviluppate dal dibattito e pone in primo piano la figura dell'oratore. Giovanni Cinnamo, pur riassumendo in tante occasioni le trattative diplomatiche, non manca a volte di fare seguire ad un *logos* indiretto uno esposto in forma diretta ; Niceta Coniata, infine, evita di far parlare direttamente gli ambasciatori ma riesce ugualmente a riprodurre il clima vivace del dibattito. — Nei πρεσβευτικοὶ λόγοι riportati nelle opere dei tre storici bizantini la Cresci pone in evidenza un ventaglio di tematiche del tutto simili a quelle dei λόγοι di età classica : dal δίκαιον/ἄδικον al συμφέρον. Pur non rispecchiando *ad litteram* quanto detto dagli ambasciatori, Anna Comnena, Giovanni Cinnamo, Niceta Coniata - evidenzia la studiosa - riflettono nei loro resoconti stilemi e formule cerimoniali della loro epoca, queste ultime - presenti specialmente nel dettato di Anna Comnena e Giovanni Cinnamo - finalizzate, nell'economia dell'opera storica, a « conferire una patina di ufficialità documentaria a testi che, per altri versi, non rinunciano alla complessa elaborazione retorica che consente di immettere, senza bruschi scarti stilistici, nella raffinata compagine espressiva della monografia storica il contenuto della diatriba diplomatica, con tutto il conseguente carico di riferimenti a *Realien* specifici e a dettagli, attorno ai quali si organizza, nella realtà fattuale, la contrapposizione e la composizione degli interessi antitetici » (p. 158). — Muovendosi tra età classica ed età bizantina e prendendone in esame parte della produzione storiografica - da Erodoto a Senofonte, da Anna Comnena a Giovanni Cinnamo - il volume *La retorica della diplomazia nella Grecia*

antica e a Bisanzio evidenzia il ruolo degli ambasciatori nella conduzione di trattative finalizzate alla creazione e/o ricomposizione di legami. L'analisi dello stesso tema lungo un percorso cronologico così ampio contribuisce, per un verso, ad evidenziare efficacemente come, tanto in epoca classica quanto in epoca bizantina, lo scrittore tenda spesso a piegare la notizia alle finalità della sua opera, per un altro, a recuperare – pur in considerazione del problema dell'autenticità e attendibilità dei λόγοι – un ventaglio di temi che l'ambasciatore aveva a disposizione e poteva utilizzare nel corso delle missioni diplomatiche affidategli : temi che, anche se inseriti in contesti differenti, sostanzialmente non mutano a conferma di un'efficacia sull'uditorio rimasta immutata nel tempo. – G. SQUILLACE.

Duane W. ROLLER, *Through the Pillars of Herakles. Greco-Roman Exploration of the Atlantic*, New York - London, Routledge, 2006, 16.5 x 24, XXI + 163 p., rel., ISBN 0-415-37287-9.

Cette monographie couvre exhaustivement en sept chapitres (*Greek exploration before 500 BC ; The Carthaginians north and south of the Pillars ; The Atlantic islands and beyond ; Pytheas of Massalia ; Hellenistic exploration on the coasts of Africa ; Late Hellenistic exploration ; Roman exploration*) les sept cents ans qu'a duré la conquête de l'Atlantique par les Anciens. Il s'agit là d'un travail d'historien qui s'en tient strictement aux faits, n'ignore aucun des textes-sources du VII^e siècle avant notre ère au I^{er} de notre ère, et exploite les informations livrées par ces derniers avec la plus grande des prudences, en particulier celles que livrent les *périples* (ce qui reste de celui de Hannon est fourni en appendice avec une traduction) et les traités sur l'Océan. L'enquête s'arrête à l'expédition d'Agricola dans les Shetlands, parce que la puissance romaine, qui s'imaginait avoir unifié le monde sous son contrôle, jugeait sans intérêt de poursuivre plus loin les explorations aussi bien vers le Nord que vers le Sud. Vingt photos prises par l'A. lui-même, qui met ainsi en pratique la règle de l'autopsie chère à Hérodote, deux cartes, une bibliographie très copieuse, une liste récapitulative des passages cités des textes-sources et un index général font de ce petit livre une somme d'érudition à la fois agréable et commode d'utilisation, mais surtout indispensable si l'on veut tout savoir sur les explorations antiques de l'Atlantique.

J. BOULOGNE.

Rebecca LANGLANDS, *Sexual Morality in Ancient Rome*, Cambridge, University Press, 2006, 16 x 23.5, 399 p., rel. £ 55 / US \$ 99, ISBN 0-521-85943-3.

Un mot, qui est aussi une valeur, est au centre de ce livre : *pudicitia*. La *pudicitia* est tout à la fois une divinité, un concept propre aux Romains et difficilement traduisible, un grand objet de discussions et de commentaires, bien présent dans les sources antiques. Rebecca Langlands, qui enseigne à l'Université d'Exeter, circonscrit son étude à quatre siècles d'histoire littéraire romaine (II^e s. av. J.-C. – II^e s. apr. J.-C.) et suit à la trace la *pudicitia* dans les textes historiques et rhétoriques, les drames, les fables, les poèmes, les romans. — Les travaux portant sur le sexe dans ses liens avec la morale se sont surtout focalisés sur l'homosexualité grecque et sur l'ascétisme chrétien. Le désir masculin a été prioritairement décrit. Puisqu'elle est une notion malléable, la *pudicitia* fait dire plus que ce qui a été déjà dit et permet d'évoquer les attitudes sexuelles des Romains et des Romaines sur le long terme. Les Anciens peuvent dénoncer les manquements à la *pudicitia* chez un homme. Mais en matière de *pudicitia*, les femmes sont les principales concernées, pour qui cette valeur est le plus bel « ornement » (Sénèque). — Ce livre pêche parfois par trop de pédagogie. On nous explique qui est Strabon (p. 16), qui est l'héroïque Lucrece (p. 80), pourquoi les *Philippiques* de Cicéron sont intitulées ainsi (p. 305). À l'inverse, certaines précisions ne sont pas données tout de suite : il est par exemple question dès la

page 84 de la femme d'Orgiagio (Tite-Live, XXXVIII, 24, 2-9), présentée comme l'épouse d'un chef non-romain, mais il faut attendre la page 141 pour savoir que cet homme est galate. D'autre part, cet ouvrage s'organise selon les différents genres littéraires, pris les uns après les autres dans des chapitres distincts. De cette structure ne peut ressortir aucune perspective historique. Il suffit de regarder la fin du chapitre IV, où l'A. écrit : *While Plautus, Ovid and Phaedrus exploit the ambiguities inherent in the traditional understanding of pudicitia, the novels explore not the dangers of marital scrutiny and suspicion but its futility and insincerity*. De telles conclusions qui ne reposent que sur des termes, que sur des analyses littéraires – sans le complément systématique des faits, des événements – peuvent frustrer le lecteur. — Mais cet ouvrage sera tout de même très profitable à qui veut comprendre le *puzzle* (p. 364) que constituent les aspects multiples de la *pudicitia*. Grâce à ce mot, Rebecca Langlands aborde une histoire des sentiments, parce que la *pudicitia* fonctionne avec d'autres valeurs ou anti-valeurs : la *moderatio*, l'*humanitas*, la *clementia*, la *castitas*, la *severitas*, la *crudelitas*. L'historienne fait en outre une histoire de l'intimité et des gestes (le regard « pudique », la dissimulation sous une *stola*). — La *pudicitia* a, ou doit avoir, une visibilité sociale. La *pudicitia* est dans la Ville, dans deux *sacella* : un sur le Forum Boarium, près du temple d'Hercule, où est vénérée la *pudicitia* patricienne ; un près du Vicus Longus où loge la *pudicitia* plébéienne. Après les lieux de culte, la *pudicitia* doit être visible dans les comportements. Il faut faire la preuve de sa *pudicitia*, quitte à passer par de véritables ordalies. Ainsi, Claudia Quinta est une femme qui s'habille trop bien, qui se coiffe avec trop d'ingéniosité, qui parle avec trop de facilité pour être tout à fait honnête. Mais elle fait les preuves de sa *pudicitia* quand est introduit dans Rome le culte de Cybèle : c'est grâce à elle que le bateau contenant la statue de la Grande Mère est désensablé (Ovide, *Fast.*, IV). Sur un mode identique, la vestale Tuccia ne convainc de sa *castitas* qu'au moyen d'un miracle : elle réussit à rapporter dans un tamis de l'eau du Tibre (Val. Max., 8, 1. absol. 5 ; Tite-Live, *Per.*, 20). Les attentes placées derrière la *pudicitia* sont donc fortes. Des femmes ordinaires en font les frais : la femme d'Egnatius Mecennus est battue par son mari pour avoir goûté du vin et celle de C. Sulpicius Galus est répudiée, car sortie dans la rue sans se voiler le visage. — La *pudicitia* se joue donc en société. Elle a sa place en politique. Lucrèce, considérée comme le modèle même de la *pudicitia*, marque par son suicide les origines de la République romaine. L'histoire d'Appius Claudius qui veut ruiner la *pudicitia* de Virginie rappelle les tensions entre patriciens et plébéiens. L'implication du jeune Aebutius dans l'affaire des Bacchanales est perçue comme d'autant plus condamnable que l'avenir guerrier de Rome repose sur les garçons de son âge. La conquête et la formation de l'empire donnent naissance à d'autres récits de *pudicitia* mise à mal : c'est l'exemple de Verrès se mettant en tête de débaucher une jeune fille de Lampsaque (Cic., *Verr.*, I, 63-85). La *pudicitia* motive des lois (*Lex Iulia de adulteriis*). Toute l'histoire romaine, on le voit, peut être lue avec la *pudicitia* comme repère, que ce soit dans une perspective d'exaltation du bon vieux temps (Valère Maxime) ou dans l'idée de montrer que le vice a toujours dominé Rome (Properce). — Par conséquent, Rebecca Langlands rend toute son importance à un élément fondamental de la pensée et des attitudes romaines. — Sarah REY.

Emily A. HEMELRIJK, *Matrona docta. Educated Women in the Roman Élite from Cornelia to Julia Domna*, London - New York, Routledge, 2004, 16 x 23.5, XVI + 382 p., br. £ 19.99, ISBN 0-415-34127-2.

Ayant pour objet le niveau d'instruction de la femme romaine des classes supérieures, entre le II^e s. av. et 235 apr. J.-C. (voir *LEC* 68 [2000], p. 280-281), ce livre de 1999 s'est imposé et connaît à présent un tirage *paperback*. Succès mérité, car l'A., professeur à Utrecht, utilise sainement, sans interprétation abusive et sans un sensationnel frelaté (quelle occasion !), les sources, littéraires surtout et aussi épigraphiques et archéologiques. Le trompe-l'œil de certains exemples (de grandes dames cultivées), les mêmes et répétés, est fortement corrigé par des éléments réalistes,

empruntés à la vie sociale et juridique. De ce respect des sources, on pourrait citer un autre exemple, très particulier : là où Mme Hemelrijk (p. 61-62), à propos des discours de Musonius Rufus, voit dans la philosophie enseignée aux jeunes filles un moyen d'acquérir les vertus domestiques, Mme Rawson (*Children and Childhood in Roman Italy*, Oxford, 2003, p. 201-203), par ailleurs elle aussi prudente, voit en plus une certaine égalité des sexes à Rome. – B. STENUIT.

Antony KAMM, *Julius Caesar. A Life*, London - NewYork, Routledge, 2006, 15.5 x 23.5, XI + 172 p. + 4 cartes, br. £ 16.99, ISBN 0-415-41121-1.

Le corps du livre comporte onze chapitres. Neuf chapitres, d'une quinzaine de pages chacun (ch. 2 à 10) suivent le déroulement chronologique de la vie de César. Après un « prologue » (qui est une seule page entièrement occupée par la traduction du texte de Suétone sur le passage du Rubicon), le ch. 1 a dressé le décor, *the world of republican Rome* depuis les Gracques ; le ch. 11 porte sur l'« après-César » jusqu'au début du principat (résumé, clairement, en trois pages, p. 152-155 : *Epilogue 44-27 BC*). La vie de César est découpée de la façon suivante : formation de l'homme (ch. 2, années 100-73), *The politician* (années 73-63, ch. 3) ; préteur puis consul, 62-59 (ch. 4) ; le général, d'abord en Gaule et en Grande-Bretagne, de 58 à 55 (ch. 5), puis de Grande-Bretagne au Rubicon (54-49, ch. 6). Vient enfin l'âge du dictateur et l'on passe à la guerre civile avec le ch. 7 (années 49-48), puis « l'interlude égyptien » (48-47 : ch. 8) et la fin de la guerre civile (ch. 9, années 47-45). Les Ides de mars sont l'objet du ch. 10. À la fin de livre, des tableaux complémentaires présentent la généalogie de César (p. 156, non paginée), puis les Julio-Claudiens d'Auguste à Néron (p. 157, non paginée), et aux p. 158-159 une chronologie, presque année par année, de 88 à 44. On trouve une récapitulation des sources principales aux p. 160-162 ; cette bibliographie est uniquement anglaise, aussi bien pour les traductions des sources anciennes (avec indication des sites Internet sur lesquels on peut les trouver) que pour les études modernes indiquées. Il y a enfin (p. 163 et s.) un index nourri pour les noms de personnes et de lieux ; les *res* y sont beaucoup moins nombreuses, et par exemple, sur les trois colonnes de la lettre A, on trouve seulement *auspices, omens* [sic] p. 164 col. 1 l. 6 d'en bas ; sous la lettre C, *calendar, capite censi, concilium plebis, consul suffectus, contio, corona ciuica et cursus honorum*. Ajoutons que le texte est éclairé par six plans de batailles (reprenant les restitutions de Napoléon III) : Bibracte (pour l'écrasement des Helvètes), Gergovie, Alesia, Dyrrachium, Pharsale, Alexandrie. Ils font pendant aux cartes (Italie, bassin méditerranéen, Gaule-Germanie-Bretagne, Grèce) fournies en début de volume. — La présentation est sobre et soignée. On n'a guère à signaler qu'une erreur de typographie p. 33 l. 4 d'en bas (**Institutio oratia* au lieu de *Institutio oratoria*). Tout est succinct et vif. Le livre, bref, est écrit dans un style rapide et nerveux, que l'on pourrait dire césarien. La concision et la clarté sont partout : ainsi, dans le premier chapitre, qui aborde, toile de fond sur laquelle va paraître César, l'histoire de Rome depuis les Gracques jusqu'à la mort de Marius, tout en donnant les précisions nécessaires, surtout à l'usage du débutant (sens du mot *respublica* ; que la *respublica* romaine ne fut jamais une démocratie), sur le système politique et institutionnel qui entraîna les crises de ces cinquante années. De fait, l'A. a voulu donner un ouvrage de remplacement pour son livre précédent, désormais épuisé, *Julius Caesar : a beginner's guide*, Londres, 2002. C'est donc au néophyte qu'il s'adresse essentiellement dans cette « Vie », mais aussi au professeur qui trouvera ici les rappels essentiels. Les traductions anglaises des textes anciens sont dues à l'auteur et fort réussies : donnons l'exemple de cette conversation de mars 49 (peut-être aurait-on pu souligner *passim* la différence entre calendriers julien et pré-julien) entre Cicéron et César (*ad Att.*, 9, 18) rendue de façon alerte p. 105. On trouvera donc de l'intérêt, pour une première découverte de celui que l'auteur appelle *in fine* (p. 155) *the ultimate all-rounder*, à la lecture de ce livre qui atteint parfaitement ses objectifs. – J.-Y. GUILLAUMIN.

Maurice SARTRE, *The Middle East under Rome*. Translated by Catherine PORTER and Elizabeth RAWLINGS, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2005, 17 x 24, XIV + 665 p., rel. £ 25.95, ISBN 0-674-01683-1.

Questo libro è la traduzione inglese della storia del Vicino Oriente antico che si deve a Maurice Sartre, uno dei migliori conoscitori della regione, pubblicata a Parigi nel 2001 con il titolo *D'Alexandre à Zenobie. Histoire de la Levante antique, IV^e siècle av. J.-C. - III^e siècle apr. J.-C.* Si tratta, in realtà, di una versione abbreviata dell'originale essendo stati selezionati solo i capitoli che trattano della storia romana. Date le qualità dell'opera di Sartre, che ne fanno un libro di riferimento obbligato per gli studi odierni, è evidente che ogni traduzione, anche ridotta come questa, è benvenuta. I lettori che hanno familiarità con gli studi di S. ritroveranno la sua capacità di combinare efficacemente la storia narrativa di eventi con questioni fondamentali come la tipologia del popolamento, l'organizzazione della proprietà agraria oltre che di storia culturale e religiosa. Alle vicende politiche sono dedicati i primi cinque capitoli del libro. Ma l'originalità e l'importanza del libro, arricchito da un notevole apparato di note e di tavole, viene soprattutto dai cinque successivi che riguardano : (6) La vita civica e lo sviluppo urbano durante l'Alto Impero ; (7) La vita rurale nell'Alto Impero ; (8) L'economia urbana della Siria romana ; (9) l'Ellenizzazione e le culture indigene ; (10) Pagani, ebrei e cristiani nella Siria romana del secondo e terzo secolo. L'undicesimo capitolo (*A Time of Trials*) è dedicato alle conseguenze della crisi militare del III secolo sulle città siriane più esposte alla minaccia persiana (Emesa, Hatra, Dura-Europos e Palmira). - A. MARCONE.

ARCHÉOLOGIE

Yuri KALASHNIK, *Greek Gold from the Treasure Rooms of the Hermitage*, Amsterdam, Lund Humphries, 2005, 17.5 x 24.5, 127 p., rel. £ 19.99, ISBN 0-85331-924-3.

L'exposition *Greek Gold from the Treasure Rooms of the Hermitage* marque un événement d'importance : l'ouverture d'une filiale de l'Hermitage à Amsterdam, la ville visitée par Pierre le Grand en 1697 et qui fut à l'origine de son ambition de créer une ville européenne sur les côtes de la mer baltique, Saint-Pétersbourg. On ne peut que féliciter les responsables des deux musées pour leur choix : la production des orfèvres des cités grecques de la mer noire et du royaume du Bosphore, restée longtemps inconnus du public occidental, au profit des « trésors scythes », « thraces » et « celtes », qui voyagent depuis deux décennies dans tous les musées de l'Occident. — Le catalogue est destiné au grand public, qui, traditionnellement, montre un intérêt pour le travail des métaux nobles. Le premier chapitre présente en détail l'histoire de la collection, qui correspond aussi à l'histoire de la recherche archéologique dans la région (p. 14-27). L'intérêt pour les antiquités du Bosphore cimmérien commence vers le début du XIX^e s. Les fouilles systématiques, qui rendront célèbres les noms de Kertch / Panticapée, Olbia et Bérézan datent de la même période. L'Hermitage a reçu la majorité des objets retrouvés, du moins parmi ceux qui n'ont pas été illégalement vendus à l'étranger. Le deuxième chapitre présente de manière très sommaire l'histoire des Grecs de la région de la mer noire (p. 28-33). La présentation des pièces d'orfèvrerie vient au troisième chapitre (p. 34-47). La majorité des pièces (provenant de Kul Oba, de Nymphée, de Chersonèse, d'Olbia et de Kertch), datent du V^e et du IV^e s., qui constituèrent une période d'une certaine prospérité, en raison du commerce avec la Grèce. Les pièces de la période suivante, la période hellénistique, montrent une communauté, dans les motifs et les techniques employés, avec les autres centres du monde grec, et l'on reconnaît une filiation avec des pièces plus connues provenant de Tarente, d'Alexandrie, de Délos, ou encore de Thessalie et de Macédoine.

Quelques pièces sont vraiment magnifiques, comme par exemple une paire de boucles d'oreilles, où la forme d'un pigeon en pâte de verre est suspendue à un disque (fig. 19) et qui date du II^e s. La présentation se poursuit avec un chapitre qui traite (p. 48-65) des différentes techniques de l'orfèvrerie (repoussé, relief, granulation, filigrane), qui sont toutes présentes. Quelques pièces sont célèbres : une bague en or du V^e s. signée d'Athénadès, représentant un archer perse qui essaie la pointe de sa flèche (fig. 23), ou encore le collier pendentif décoré (βελανίδια) en granulation (fig. 28) provenant d'une kurgane scythe du IV^e s. On relèvera par ailleurs, parmi les dernières pièces de cette partie, un magnifique vase-statuette en forme de sirène (fig. 37), une péliké aux motifs éleusiniens du style de Kertch, avec décoration en feuilles d'or (fig. 38), et une péliké à vernis noir et dorures (fig. 39) ; ce sont des produits du Céramique athénien qui, à la deuxième moitié du IV^e s., ont été systématiquement exportés vers la région de la mer noire, et surtout vers Panticapée, le siège du royaume du Bosphore, probablement une cité à composante ethnique athénienne. L'exposition montre une pièce emblématique de cette présence : un lébès nuptial athénien, peint dans le style du Peintre de Meidias, qui compte parmi les très rares exemples de la forme qui ne proviennent pas d'Athènes ou de l'Eubée (p. 89, fig. 54). Le texte du catalogue indique (p. 88) que le vase fut fabriqué en 410, bien que la légende de la photo porte comme date de production le début du IV^e s. — Les trois chapitres suivants offrent quelques considérations générales sur les principaux centres grecs de la région (p. 66-73), sur le royaume du Bosphore (p. 74-81) et sur les grandes nécropoles des indigènes de la région (p. 82-113), tout en présentant les objets les plus caractéristiques, issus des ateliers d'artistes extrêmement habiles. Un scaraboïde en chalcédoine, représentant un héron et signé par Déxamène le chiote (fig. 53), montre que la région fut, à partir du V^e s., un pôle d'attraction pour des artistes en provenance de la Grèce proprement dite et de l'Ionie. Cela est surtout visible dans les pièces du baroque hellénistique, telles une paire de boucles d'oreilles aux danseuses en costume d'Amazones et aux Ménades (fig. 58), ou la médaille à la Néréïde montée sur un hippocampe (fig. 64), toutes deux provenant de la Grande Bliznitza et datant de la fin du IV^e s. — Le catalogue est suivi d'une courte et utile bibliographie [D. WILLIAMS, J. OGDEN (éd.), *Greek Gold. Jewellery of the Classical World*, a paru à Londres en 1992 et non pas en 1974]. Il s'agit d'une publication intéressante et utile, qui met en lumière une collection de première ordre. On déplore la taille minuscule de certaines photographies, qui ne permet pas d'apprécier la finesse des pièces illustrées. — D. PALÉOTHODOROS.